N° 62 NOVEMBRE 1924.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Les béatitudes

Sur l'évangile de la Toussaint.
(Matth., v, 1-2.)

L'Église a voulu que l'évangile pour la fête de tous les saints fût le code de la sainteté.

Les béatitudes ne méritent-elles pas bien ce nom ? Lorsque Notre-Seigneur les prononça, son dessein était, sans nul doute, de dresser, en face des vices et des préjugés pharisaïques, la charte essentielle de la Loi nouvelle, et de définir par ce qu'il a de plus sublime l'esprit des fils du Royaume. La tradition n'a jamais hésité sur ce point ; et les lumières de la réflexion théologique n'ont fait qu'assurer davantage cette intime certitude.

La béatitude, en effet, est la fin de la vie humaine, ou, si l'on veut, sa perfection : de celle-ci elle n'est au fond qu'un autre nom, plus aimable. Or, la béatitude ou la perfection consiste en la possession de notre bien ; et surnaturellement, notre bien c'est Dieu dans son être intime

et le secret de sa vie, ou, pour parler la langue des théologiens, selon sa raison de déité. La vision face à face, à laquelle sa bonté gratuite nous a destinés, nous le donnera comme il se possède lui-même ; et il en descendra sur toutes nos puissances un fleuve de joie et de repos.

Mais déjà l'âme croyante s'empare de lui ici-bas; dans les ombres de la foi, la béatitude est commencée. Elle a donné son nom aux actes qui nous la procurent le plus efficacement et nous rapprochent davantage du terme éternel : ce sont les béatitudes.

On les attribue justement aux dons du Saint-Esprit : si toute vertu héroïque et divine dérive nécessairement de cette haute origine, quelles œuvres auront plus de titres à se réclamer de l'Esprit des fils, que celles qui marquent si particulièrement l'achèvement en nous de la vie surnaturelle, l'instauration définitive des mœurs divines et la plénitude du caractère filial?

La pensée chrétienne fut toujours unanime à reconnaître, entre les huit béatitudes, une gradation continue : glorieux pèlerinage de cime en cime vers le sein du Père, jusqu'au parfait et indivisible embrassement.

*
* *

Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux!

La première est celle de la pauvreté. Le texte de saint Luc ne permet pas de se méprendre : « Heureux les pauvres (1) », y est-il dit simplement; « Malheur à vous qui êtes riches, parce que vous avez votre consolation (2). »

(1) *Luc.*, VI, 20.
(2) *Ibid.*, 24.

ussi bien, l'on ne saurait oublier les austères paroles, igne écho de celles-ci, et qui leur font un très sûr com- ientaire : « Combien il est difficile à ceux qui ont des ichesses d'entrer dans le royaume des cieux !... Il est plus icile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, u'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu (1). » Et, omme les disciples, stupéfaits, se disaient les uns aux utres : « Mais alors, qui peut être sauvé? » Jésus reprit : Aux hommes cela est impossible, mais non pas à Dieu : out est possible à Dieu (2). »

Cependant, que servirait-il d'être pauvre de fait, si l'on ouhaitait l'abondance? N'est-on pas riche de tout ce que on désire et de tout ce que l'on veut? Et quel mal à être iche, si l'on n'aime pas la richesse? Heureux donc les auvres en esprit, c'est-à-dire par une volonté que l'Esprit- aint a dégagée de l'affection des choses terrestres; heu- ux les pauvres selon Dieu! Ce n'est pas une catégorie ociale que Notre-Seigneur a béatifiée, mais une catégorie âmes. S'il reste quelque avantage à la pauvreté réelle, est de contraindre à la pratique des vertus naturelles de obriété et d'endurance, qui assainissent et disposent aux pérations de la grâce; c'est de faciliter le détachement du eur; c'est, par les privations dont elle est ordinairement cause, de diriger les regards et les aspirations vers un onde meilleur : la souffrance est si proche du désir de ieu!

Mais cette exégèse épuise-t-elle la parole divine? Nombre Pères l'ont comprise de l'humilité; d'autres, de la pau- eté à la fois et de l'humilité : se peut-il qu'ils se soient tièrement abusés?

En tous les biens, déclare saint Thomas, nous cherchons

1) *Marc.*, x, 23, 25.
2) Cf. *Ibid.*, 26-27.

l'excellence (1). Quelle est, en effet, la prospérité que nous ne considérions comme un avantage et qui ne nous enfle naturellement d'orgueil ? Parle-t-on de dignités, des qualités de l'esprit, de santé même et de force physique, la chose est évidente; hélas ! il n'est pas jusqu'au succès spirituel qui ne nous soit un péril, et, de l'avis des anciens Pères du désert, le plus redoutable de tous. Elle n'est pas moins certaine, s'il s'agit de la fortune ou d'un bien matériel quelconque : toujours possession et abondance nous tentent d'élèvement. C'est que, de fait, la propriété est une extension de la personne, et que la richesse procure inévitablement la grandeur; tandis que la pauvreté, grâce à la dépendance et bassesse qu'elle comporte, prépare à l'humilité.

Les pauvres en esprit, ce sont donc aussi et surtout les humbles. Car ceux-là pratiquent le dépouillement sans limite et ne possèdent vraiment rien, qui ont retranché de leur cœur tout désir immodéré de l'excellence comme de la propriété, qui aiment à reconnaître leur petitesse et leur néant, et qui ne détiennent, dans l'occurrence, la richesse et la puissance, n'exercent les charges ou ne revendiquent l'honneur que pour l'honneur de Dieu.

Telle est, semble-t-il, la pensée de saint Augustin. En expliquant de l'humilité la première béatitude, il ne se propose que d'en livrer le sens profond ; mais il n'en exclut pas l'esprit de pauvreté, car c'est au contraire de l'idée des biens terrestres en général que sa doctrine prend son point de départ : « Nous lisons, dit-il, qu'il est écrit du désir des choses temporelles : « Tout est vanité et présomption d'esprit. Mais la présomption d'esprit signifie l'audace et la superbe... C'est pourquoi l'on a bien raison d'entendre ici les pauvres en esprit des humbles et de ceux

(1) Cf. *Sum. Theol.*, I^a II^{ae}, q. 47, a. 2 ; q. 84, a. 2.

qui craignent Dieu, c'est-à-dire qui n'ont pas l'esprit d'enflure (1). »

Et sans doute y a-t-il là plus qu'un sens conséquent, déduit seulement du sens obvie et premier. Le mot πτωχός, par lequel saint Matthieu et saint Luc traduisent la pensée du Seigneur, appartient au grec biblique, et possède, ainsi que son correspondant hébreu ou araméen, une signification consacrée par un long usage. Or, celle-ci se présente comme très compréhensive. Le πτωχός, c'est l'homme de condition inférieure, sans fortune, souvent méprisé, maltraité et humilié. N'ayant rien à attendre de ce monde, il se tourne volontiers vers Dieu, de qui sa foi espère tout, et d'avance il se plaît à habiter, par le désir de son âme, dans le royaume messianique. Voilà bien le pauvre et l'humble que nous cherchions.

A ces petits, Notre-Seigneur s'apprête à donner une royauté et une couronne. Et quelle royauté, quelle couronne ! La sienne même, celle du Père : « Le royaume des cieux leur appartient. » Et l'on songe aux beaux textes de l'*Apocalypse* : « Au victorieux, à celui qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je donnerai autorité sur les nations,... comme moi-même j'ai reçu de mon Père » ; et encore : « Au victorieux je donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône (2). » Oui, en vérité, il en est bien ainsi, car le règne de Dieu ne s'établit en nous que moyennant une participation de sa nature, et donc de sa puissance et de sa majesté. « Que les superbes désirent et chérissent les royaumes de la terre ! Mais bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est

(1) *De sermone Domini in monte*, l. I, c. I.
(2) *Apoc.*, II, 26, 28 ; III, 21.

à eux ! (1) » Remarquez que Notre-Seigneur dit : « Est à eux », comme d'une réalité déjà présente dans le sanctuaire inviolable de leur cœur. « Quant au changement total, qui nous est promis pour après cette vie, il n'y a point de paroles qui soient capables de l'expliquer (2). »

Saint Augustin et saint Thomas rattachent particulièrement la béatitude de la pauvreté et de l'humilité au don de crainte. A la crainte filiale, en effet, appartient la révérence, et la soumission à Dieu, et la fuite du mal qui sépare de Dieu. D'une part, elle sert, selon un mode excellent, les fins de la tempérance, en comprimant, par la peur d'offenser Dieu, tout ce qui a besoin de frein, notamment la concupiscence des yeux. D'autre part, la soumission et révérence profonde qu'elle inspire devant la grandeur suréminente de la Souveraine Majesté, abîme l'âme en elle-même, et lui fait concevoir des actes d'anéantissement d'une qualité très supérieure à ceux de la vertu ordinaire d'humilité. De là une sorte d'impossibilité de se magnifier en quoi que ce soit, si ce n'est en Dieu, avec le sentiment d'une absolue pauvreté (3).

*
* *

Heureux les doux, parce qu'ils auront la terre en héritage !

La Vulgate a interverti les deuxième et troisième béatitudes (4). Mais le dommage n'en saurait être que médiocre : les pauvres, les doux et les affligés désignent, dans la

(1) Saint Augustin, *l. c.* — (2) *Ibid.*, c. iv.
(3) Cf. *Sum. Theol.*, II^{a} II^{ae}, q. 19, a. 9, 12 ; Jean de Saint-Thomas, *Disp.* XVIII, a. vi, n. 48-49.
(4) L'ordre de la Vulgate s'autorise de bons arguments diplomatiques.

langue biblique, une même catégorie de personnes. Il y a, qui plus est, un avantage à suivre cet ordre, à raison de l'étroite parenté qui existe entre la pauvreté et humilité d'une part et la douceur d'autre part. Selon la psychologie pénétrante de saint Thomas, invoquée déjà naguère, en tous nos biens nous cherchons quelque excellence, et toutes les causes de colère se ramènent au peu de cas que l'on fait de nous (1), soit que l'on nous ravisse ce que nous possédons, richesse, honneur, renommée, soit que l'on nous empêche d'acquérir ce que nous voulons. Mais, dans l'âpre mêlée pour les places et la fortune, celui qui ne prétend rien pour soi se montre fort désintéressé. Il ne tient aux biens de la terre que dans la mesure où la Providence les lui confie ; et, si on le dépouille injustement, il ne se défend que pour défendre les droits de Dieu.

Saint Augustin rapporte la deuxième béatitude au don de piété. Il est possible de concevoir d'autres relations. Génie aussi délié que vigoureux, saint Thomas a fort bien aperçu que de telles accommodations pouvaient être multiples, sans cesser d'être fondées. Dans l'attribution des béatitudes aux dons du Saint-Esprit, on peut considérer, selon lui, la conformité de matière, et alors la deuxième conviendrait plutôt au don de force, car il appartient à la force de vaincre la colère et de contenir l'indignation ; mais on peut aussi porter son attention sur le motif, ou bien s'en tenir, comme l'a fait saint Augustin, à l'ordre de l'Écriture, et, dans les deux cas, la douceur relèvera du don de piété (2).

Ce dernier rapprochement paraît le plus suggestif.

La piété est un sentiment de tendresse filiale à l'égard de Dieu. Or, il n'y a point d'amertume ni de rébellion, non

(1) Cf. *Sum. Theol.*, I^{a} II^{ae}, q. 47, a. 2.
(2) *Sum. Theol.*, I^{a} II^{ae}, q. 69, a. 3, ad 3 ; II^{a} II^{ae}, q. 121, a. 2.

plus qu'il n'y a de propriété dans un cœur filial. « Être doux, dit saint Augustin, c'est ne pas résister à votre Dieu (1). » Et saint Thomas : « Ceux-là proprement s'irritent qui ne sont pas satisfaits de l'ordination divine (2). »

Tel est bien le caractère de ces doux que nous représentent maints endroits de l'Ancien Testament : ils ne se laissaient emporter ni par la colère ni par la révolte, mais se soumettaient en toute patience et humilité aux volontés providentielles. Tel apparut Notre-Seigneur, avec une divine mansuétude. « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, disait-il à Pilate, s'il ne vous eût été donné d'en haut (3). » Dans l'irrésolution et la lâcheté de cet homme, il adore, il aime la volonté du Père qui le livre à la mort. Tels furent les saints de tous les âges. Lorsque saint Jean de la Croix s'inclinait humblement pour baiser le scapulaire de son insulteur, nul doute que ses lèvres n'aient cherché avec amour la main divine, la main paternelle, de qui lui venait l'affront. Et la forme charmante de cet aveu, recueilli sur les lèvres de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, lui enlève-t-elle rien de sa profondeur : « Je ne veux que ce que veut le bon Dieu ; *c'est toujours ce qu'il fait que j'aime* »? Douceur surhumaine, et pourtant simple, aisée, naturelle, comme toutes les œuvres du Saint-Esprit en nous.

Les doux posséderont la terre.

Le Psalmiste l'avait chanté : « Les doux posséderont la terre, et ils y goûteront une abondance de paix (4). » La terre par excellence, pour un Israélite, c'était la Palestine ; Dieu y assurait aux humbles et aux doux une demeure à

(1) *Serm.* LIII, 11.
(2) *In Matth.*, v, 4.
(3) *Joann.*, XIX, 11.
(4) *Ps.* XXXVI, 11.

jamais, sans plus craindre l'exil. Mais la Terre Promise elle-même n'était que la figure du royaume messianique du temps et de l'éternité. Les violents se battent pour les choses temporelles, qui leur échappent si tôt, lors même qu'ils réussissent à s'en emparer. Les doux cèdent à l'injustice et ne résistent pas au mal : et ils posséderont en sécurité une terre dont ils ne sauraient être expulsés, ils l'auront en héritage, au titre de fils bien-aimés : « Aux doux a été donné l'héritage, parce qu'ils ont cherché avec une piété filiale le testament paternel (1). »

Plusieurs parmi les saints Pères, frappés de l'affinité qui existe entre la douceur et la pureté, n'ont pas cru dévier de la pensée du Seigneur, en parlant ici de la soumission du corps et de ses instincts. Cassien rapporte de l'abbé Cheremon cette belle maxime : « Nous n'avons d'autre moyen de posséder notre terre, c'est-à-dire de soumettre à notre empire la terre rebelle de notre corps, que de fonder tout d'abord notre âme en la douceur de la patience (2). »

Enfin, saint Jean Chrysostome a songé aux possessions terrestres (3). Hé quoi! la richesse viendra donc à ceux qui ne songent point à l'emporter d'assaut; mieux encore, à des gens qui se laissent tout prendre? Ah! c'est qu'il n'est rien de conquérant comme la douceur. Par elle, il s'est rencontré que des saints eussent entre leurs mains de quoi nourrir des provinces, ainsi qu'on le raconte de saint Vincent de Paul. D'autres exercèrent une domination d'un genre différent : habitant dans les déserts avec les bêtes féroces, ils les soumettaient par l'empire de la douceur. C'est ainsi que la main libérale du Père céleste se

(1) Saint Augustin, *De serm. Dom. in monte*, l. I, c. IV.

(2) *Coll.*, XII, VI. Comparer, dans la cinquième strophe de l'*Ave maris Stella*, le *Mites fac et castos.*

(3) *Hom. XV, in Matth.*

plaît à dispenser les présents merveilleux, en signe et présage de réalités invisibles et ineffables.

*
* *

Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés!

La troisième béatitude marque un progrès dans le paradoxe apparent. Notre-Seigneur, qui a dessein d'arracher les âmes à l'enchantement des biens terrestres, choque fortement l'esprit judaïque, autant vaut dire l'éternel esprit du monde. Ce n'est pas assez de n'avoir et de n'être rien dans le fond de son cœur, ni de ne triompher du mal que par le bien ; il faut passer sa vie dans les larmes, et plus encore, dans le deuil, comme ceux qui pleurent sur un mort très aimé et ne veulent point recevoir de consolation.

L'insuffisance humaine, en quête de ce qui la peut combler, tente de se repaître dans les agréments et les convoitises ; du moins voudrait-elle s'arrêter à ce que la conscience reconnaît pour honnête et mesuré, goûter sans crainte les joies délicates de l'esprit et du cœur, s'appuyer solidement sur un bras ami, respirer enfin à l'aise et se reposer définitivement en quelque paradis terrestre. Mais Notre-Seigneur prescrit que la terre nous soit un désert : « Malheur à vous qui riez maintenant, parmi les amusements coupables et les folles joies, car vous serez dans le deuil et les larmes (1) » ; et il avait dit autrefois, par le prophète Jérémie : « Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme ! (2) » Sans doute, force nous est bien d'user de ce monde. La Providence y a d'ailleurs ménagé avec une bonté généreuse les soutiens nécessaires ; elle a semé de

(1) Cf. *Luc*, VI, 25.
(2) *Jer.*, XVII, 5.

fleurs notre chemin. Mais tout ceci n'est que moyen pour une fin ultra-terrestre, instrument d'une œuvre dont l'achèvement ne se voit point ici-bas.

Certitude malaisée à se donner pratiquement! Les souffrances mêmes ni les désillusions ne nous l'apprennent jamais bien. Il y faut l'onction du Saint-Esprit, par l'exercice du don de science. L'âme connaît alors, dans une sorte d'expérience, ce qu'est la créature et le jugement qu'elle en doit porter; elle en éprouve le néant; elle y voit un piège où se prennent les insensés (1). Elle découvre sa propre folie, lorsqu'elle a péché, elle aussi, en poursuivant le bien parfait là où il ne se trouve point; elle aperçoit clairement les tentations et les périls qui l'environnent. Affligée sous le faix des chagrins de ce monde et percée par le repentir, elle gémit de sainte tristesse et de componction; et les larmes coulent des yeux de son corps, amères et douces à la fois.

Le don de science, qui fait apprécier de façon si pénétrante les misères de la vie et le mal du péché, excite par contraste la pensée et le désir des biens impérissables et de l'innocence assurée. Et les larmes coulent de nouveau, celles-là plus abondantes, dans l'excès du bonheur et la joie sans mesure.

Heureuses larmes! Heureux ceux qui ont éprouvé l'irréparable vanité de ce qui passe, et qu'une minute de joie divine vaut mieux que toutes les fugitives consolations! Heureuses les âmes touchées de l'inguérissable blessure qui ôte pour toujours le goût des choses créées! Heureuses les âmes en deuil du Christ absent, pareilles de quelque manière à Notre-Dame attendant l'instant de mourir pour retrouver son Bien-Aimé, et qui souffrent d'exil, loin de la Patrie, loin de la famille, loin du Père. Elles ne resteront

(1) Cf. *Sap.*, XIV, 11.

pas seules, abandonnées à leur indigence ; Notre-Seigneur l'a dit, elles seront consolées. Le beau mot ! Consoler, *cum solo*, être avec celui qui est seul !

Isaïe avait prophétisé du Messie : « L'Esprit du Seigneur, de Yahweh, est sur moi... Il m'a envoyé, pour consoler tous les affligés, pour apporter aux affligés de Sion et leur mettre un diadème au lieu de cendre, l'huile de joie au lieu de deuil (1). » C'est lui le consolateur, et mieux encore, la consolation d'Israël et de toutes les âmes filiales. S'il n'est pas encore présent dans l'éclat de la gloire, du moins a-t-il daigné promettre, en quittant cette terre, qu'il ne nous laisserait pas orphelins (2). Il s'en allait, et il affirmait son retour prochain, définitif, dans le Saint-Esprit, l'autre consolateur ; il enseignait que le Père et lui descendraient aussi vers l'âme aimante, afin d'y établir leur demeure (3). La solitude de ceux qui pleurent est peuplée des trois hôtes divins. Ils goûtent dès à présent leur consolation, parmi leur bénie tristesse ; leur béatitude n'est pas un fruit étranger dont ils ignorent tout à fait la saveur. Délicieuses et suaves prémices de l'éternité, où le Seigneur n'aura, semble-t-il, d'autre emploi que de les servir, après avoir essuyé pour jamais toute larme de leurs yeux (4).

*
* *

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !

De la sainte componction, l'âme s'élève aisément jusqu'à souhaiter la pleine justice, par l'accomplissement intégral des volontés divines.

(1) *Is.*, LXI, 1-3.
(2) Cf. *Joann.*, XIV, 18.
(3) Cf. *Ibid.*, 23.
(4) Cf. *Apoc.*, VII, 17 ; XXI, 4.

Ainsi les patriarches, les prophètes et les justes de l'ancienne Loi se penchaient vers l'avenir, à leur gré trop lointain, où le règne de Dieu s'établirait sur terre. Le peuple, trop souvent, se tournait vers les idoles; la justice elle-même se sentait imparfaite ou contrainte en des observances trop matérielles. Mais le Seigneur disait à Israël coupable par la bouche d'Osée : « Je te fiancerai à moi pour toujours; je te fiancerai à moi dans la justice et le jugement, dans la grâce et la tendresse; je te fiancerai à moi dans la fidélité (1). » Et Jérémie annonçait l'Alliance Nouvelle qui se conclut dans l'intime du cœur : « Des jours viennent, dit Yahweh, où je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle... Je mettrai ma loi en eux, je l'écrirai sur leur cœur; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple (2). »

Pures espérances, que Notre-Seigneur oppose aux enthousiasmes fumeux d'un peuple grossier, pour qui le règne de Dieu se confondait avec le vain rêve d'une prospérité nationale et de satisfactions tout humaines.

Avec lui, la justice de Dieu est descendue dans les âmes. Les saints du temps passé, qui attendaient sa venue, ont été par lui consommés et introduits dans la gloire; la sainteté ne cesse plus de fleurir dans l'Église.

Cependant, sa grâce même allume un feu qui ne peut plus s'éteindre :

désir mêlé et trop languissant du pécheur qui gémit de ses lourdes et honteuses chaînes, aspirant à la conversion parfaite et à la netteté de vie;

désir de l'âme encore embarrassée dans les entraves des soucis égoïstes et des petites passions, et qui soupire après la liberté intérieure, ou de celle qui a trouvé Dieu,

(1) *Os.*, II, 19-20.
(2) *Jer.*, XXXI, 31, 33.

dans un goût ineffable, et qui voudrait se désaltérer aux sources qui enivrent : ici commence à poindre la béatitude, car désirer la justice est l'effet des vertus, mais en avoir faim et soif est le fruit d'une inspiration divine ;

désir plénier des parfaits, chez qui les passions domptées laissent toute la place au souci d'adhérer à Dieu, et de qui le vœu ardent, comme jadis de saint Paul, serait de mourir, pour être avec le Christ (1) : la tendresse filiale, souveraine désormais, leur fait aussi confondre leur intérêt propre dans l'intérêt unique du Père, et du fond de leur cœur s'exhale incessamment une même prière : « Que votre volonté soit faite ! »

désir des âmes saintes, parvenues sur le bord de la joie infinie, et chez qui la charité, avec des alternatives de douceur tranquille et de transports qui font mourir, tantôt s'exprime en accents paisibles, tantôt jette des flammes brûlantes :

« Ce qui m'attire vers la patrie des cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement » ;

ou bien :

> « J'ai soif d'amour : comble mon espérance ;
> Augmente en moi, Seigneur, ton divin feu.
> J'ai soif d'amour : bien grande est ma souffrance ;
> Ah ! je voudrais voler vers toi, mon Dieu ! (2) »

désir — Est-il quelque désir encore dans la demeure de Dieu ? Mais quoi ! les saints nous l'ont dit ! — désir des bienheureux qui souhaitent et procurent de leurs prières la plénitude du corps du Christ : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre... *Je ne pourrai*

(1) Cf. *Phil.*, I, 23.
(2) La B^e^ Thérèse de l'Enfant-Jésus, *Histoire d'une âme.*

prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde. Mais lorsque l'Ange aura dit : Le temps n'est plus! alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet (1). » La volonté du Père et le règne de la justice ne seront, en effet, accomplis que par l'achèvement du nombre des élus, la résurrection glorieuse et la victoire définitive sur le péché et la mort. C'est là aussi la satiété parfaite que Notre-Seigneur promet. Est-il besoin, est-il possible de rien dire davantage?

Saint Augustin attribue la quatrième béatitude au don de force, et non sans quelque convenance, d'après saint Thomas, parce que la force consiste dans les choses ardues, et qu'il est fort malaisé, on ne dit pas seulement de faire les œuvres vertueuses, mais de les faire avec un désir insatiable (2). Plus profondément caractéristique toutefois du don de force est cet enthousiasme, cette plénitude d'assurance, cette confiance infuse dans la victoire de Dieu, si remarquables chez les grandes âmes, telle une flamme de leur désir : en dépit de toutes les faiblesses et de tous les insuccès, par-dessus tous les obstacles, dans la parfaite justice et la sainteté sans tache, le règne de Dieu arrive, le règne de Dieu arrive! Admirable sécurité, qui demeure dans la Patrie, d'autant plus complète, que tout péril personnel a disparu et que le plan divin est mieux connu.

*
* *

Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde!

Les Pharisiens avaient le cœur dur. Les pardons divins semblaient effacés de leur mémoire, ainsi que tant de

(1) Bᵉ Thérèse, *l. c.* Cf. *Sum. Theol.*, IIª IIᵃᵉ, q. 83, a. 11, ad 1.
(2) Cf. *Sum. Theol.*, IIª IIᵃᵉ, q. 139, a. 2.

paroles de miséricordieuse tendresse. Ils avaient fait de la Loi un joug insupportable, et, dans leurs rapports avec le prochain, ils n'apportaient que hauteur et mépris.

A l'opposé, Notre-Seigneur ne cesse de prêcher la miséricorde, d'exemple et de parole : « Je veux la miséricorde, et non le sacrifice ; car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (1) » ; « Aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour... Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux (2).» N'est-ce pas notre intérêt? « Si vous pardonnez aux hommes leurs torts, votre Père céleste aussi vous pardonnera (3). » Nous, qui avons tant besoin de miséricorde, nous serons traités comme nous aurons traité les autres. Tel est également le sens de la cinquième béatitude, conseil, remarque saint Augustin, donné à ceux qui persévèrent dans le labeur de la justice, afin d'échapper aux misères et aux périls qui les menacent (4). Il l'attribue, en effet, et fort heureusement, au don de conseil, bien qu'il fallût plutôt la rapporter au don de piété, si l'on considérait la source du sentiment de la miséricorde.

Le don de conseil répond à la prudence, qu'il aide et parfait; comme elle, il règle immédiatement l'agir humain en vue de la fin dernière. C'est pourquoi saint Thomas enseigne qu'il a proprement pour objet ce qui est utile à la fin, et que les choses les plus utiles à la fin sont aussi avec lui dans une correspondance plus étroite (5).

Mais, sachant ce que nous sommes et la loi du Seigneur, quelle voie plus sûre et plus profitable que celle de la miséricorde? Donner son cœur à la misère d'autrui, par

(1) *Matth.*, IX, 13.
(2) *Luc.*, VI, 35-36.
(3) *Matth.*, VI, 13.
(4) Cf. *De Serm. Dom. in monte*, l. I, c. III.
(5) Cf. *Sum. Theol.*, II^{a} II^{ae}, q. 51, a. 4.

ter ses fardeaux, soulager, pardonner : c'est l'infaillible moyen de parvenir à la béatitude. La miséricorde divine, à son tour, s'épanchera sur nous dès cette vie par l'oubli de nos fautes, et par des bienfaits multiples, qui passeront de toutes manières nos faibles mérites; elle triomphera dans l'éternité, d'où toute misère, ou de coulpe, ou de peine, sera par elle bannie.

La réflexion découvre encore, dans le don de conseil et son rapport avec la miséricorde, un aspect plus grandiose que celui de l'intérêt surnaturel bien entendu. Notre-Seigneur nous le suggère formellement, lorsqu'il nous presse d'imiter la miséricorde de notre Père des cieux, afin de mériter par là d'être ses fils véritables (1).

A quoi le Saint-Esprit peut-il nous mouvoir, en effet, sinon à la ressemblance filiale? Si le don de conseil « concerne principalement les biens meilleurs (2) », quel bien supérieur à celui-là ? Or Dieu est éminemment miséricordieux. Éprouver comme sienne la misère des autres, c'est le sentiment humain de la miséricorde, et il n'est pas chez lui. Travailler à supprimer la misère des autres, c'est l'œuvre de la miséricorde, et elle se trouve chez lui dans un degré infini; car tout défaut ne peut être ôté que par la perfection de quelque bonté, et la source première de la bonté, c'est Dieu (3).

Non seulement la miséricorde se trouve éminemment en Dieu, mais elle est à l'origine de ses desseins et demeure leur principal caractère. C'est une belle page de la *Somme*, que celle où saint Thomas nous explique cette doctrine. « En toute œuvre divine se trouvent nécessairement la miséricorde et la vérité... Mais l'œuvre de la divine justice

(1) Cf. *Luc.*, VI, 35-36.
(2) *Sum. Theol.*, II^a II^{ae}, q. 139, a. 1, ad 3.
(3) Cf. *Ibid.*, I^a, q. 21, a. 3.

présuppose toujours celle de la miséricorde et se fonde sur elle. » Car quelque chose que Dieu nous doive, on arrive en définitive à un premier don, celui de l'être, qui ne dépend plus que de la seule bonté divine. « Ainsi, la miséricorde apparaît en toute œuvre de Dieu comme sa racine première. Et sa vertu persévère en tout ce qui suit : elle opère même avec plus de véhémence, comme il est naturel à la cause primaire d'exercer une influence plus véhémente que la cause seconde. De là vient que, même ce qui est dû à la créature, Dieu, par la surabondance de sa bonté, le dispense plus largement que ne l'exige la proportion de la chose. Ce qui suffit pour sauver l'ordre de la justice est bien au-dessous de ce que confère la bonté divine, qui dépasse toute proportion de la créature (1). »

Si nous voulons avoir des mœurs divines, nous ferons toujours prévaloir, nous aussi, la miséricorde sur la justice. Donner plus qu'on ne doit, donner et pardonner sans mesure, ce n'est pas manquer à la justice, mais bien plutôt se tenir au-dessus de la justice et en accomplir la plénitude (2); c'est reproduire quelque chose de la bonté ineffable qui n'a de raison qu'en soi, incompréhensible comme Dieu même.

*
* *

Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu!

Les trois premières béatitudes nous retiraient des faux biens; la quatrième et la cinquième ont disposé spécialement la vie active; la sixième et la septième disposent la vie contemplative, qui, lorsqu'elle est parfaite, se confond avec la béatitude elle-même.

(1) I^a, q. 21, a. 4.
(2) Cf. *Ibid.*, a. 3, ad 2.

Nul n'est contemplatif, s'il n'a le cœur pur, dit le Seigneur. La pureté légale, chère aux Pharisiens, ne sert ici de rien ; c'est l'intérieur qu'il faut purifier, si l'on est soucieux de connaître Dieu.

Nous voyons, en effet, que le privilège de la virginité valut au disciple bien-aimé de reposer sur la poitrine du Seigneur, et de puiser dans son cœur sacré la connaissance des secrets célestes; nous apprenons également de l'expérience des Pères que rien ne retire plus de la contemplation spirituelle que l'impureté de la chair, tandis qu'il n'est point de vertu qui nous égale si proprement aux esprits angéliques et imite si parfaitement leur vie, que la grâce et le mérite de la chasteté.

Mais et l'Écriture et les Pères nous enseignent aussi une pureté plus générale, plus compréhensive et, pour tout dire, plus splendide, qui est la parfaite virginité d'une âme sur laquelle ne passe plus que le souffle de Dieu. « Qui montera à la montagne du Seigneur, chantait le Psalmiste, qui se tiendra dans son lieu saint? Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur; celui qui ne livre pas son âme au mensonge et ne jure pas pour tromper (1). » « Que l'on prenne garde, écrit Cassien, de tomber dans l'impureté par un vice plus subtil — que ne serait une atteinte à l'intégrité de la foi —, et qui consiste dans la divagation de l'esprit. Je ne dis pas seulement toute pensée honteuse, mais toute pensée inutile ou qui s'écarte si peu que ce soit de Dieu, constitue, aux yeux du parfait, une souillure. »

Telle est sans aucun doute la vertu de la sixième béatitude. « Les cœurs purs sont ceux que leur conscience ne convainc d'aucun péché », dit saint Jérôme (3); et saint

(1) *Ps.* XXIII, 3.
(2) *Coll.*, XIV, XI.
(3) *In h. l.*

Augustin : « Le cœur pur est le cœur simple (1). » N'est-ce pas, aussi bien, la même absence de compromis, la même netteté et intérieure unité, que saint Jean a louées dans les ascètes dont il forme la garde de l'Agneau, et que leur intégrité rend seuls capables d'apprendre le cantique nouveau? (2) Sainteté toute céleste, elle nous fait ressembler à Dieu, séparé du créé par tout son infini : « La première Vierge est la très pure Trinité (3). »

Selon saint Augustin et saint Thomas, la béatitude de la pureté correspond au don d'intelligence : peut-être cette comparaison va-t-elle révéler de nouvelles profondeurs.

Qui dit intelligence, dit pénétration et intime connaissance. Mais, pour avoir l'intuition des réalités spirituelles, l'intelligence ne voudra-t-elle pas d'abord être spiritualisée? Toutes ses idées provenant du travail de l'abstraction sur les données des sens, elle garde, de ce commerce inévitable et continuel, une pente à se noyer dans les images et une grossièreté native. D'où la nécessité d'une épuration, d'un affinement nouveau. « Il est une double pureté, dit saint Thomas, l'une, préparatoire et dispositive à la vision de Dieu, et c'est l'élimination des affections désordonnées, œuvre des vertus et des dons qui ont rapport à la partie appétitive; l'autre, condition formelle, pour ainsi dire, de la vision divine, et c'est la pureté de l'esprit dégagé des images..., ouvrage du don d'intelligence (4). »

Aussi l'activité de celui-ci paraît-elle surtout dans les purifications passives de la nuit de l'esprit. D'une part, il favorise indirectement l'élimination des vices, parce qu'il

(1) *De serm. Dom. in monte*, l. I, c. II.
(2) *Apoc.*, XIV, 1-5.
(3) Saint Grégoire de Nazianze, *Poemata moralia*, I, v. 20.
(4) *Sum. Theol.*, II^{a} II^{æ}, q. 8, a. 7. Lire le *Commentaire littéral* du R. P. Pègues.

montre moins la bonté de Dieu que les exigences de son infinie sainteté et l'abîme de notre misère, tenant l'âme abaissée dans la vue de sa pauvreté. D'autre part, il abat le lyrisme des facultés sensibles, éteint l'activité discoureuse de l'intelligence, et la plonge dans les ténèbres purifiantes d'une connaissance supérieure à son mode habituel ; il la trempe et l'aiguise. Au sortir de ce creuset, si elle ne voit pas encore ce qu'est Dieu, elle voit au moins ce qu'il n'est pas ; car, plus la connaissance surnaturelle est élevée en cette vie, plus nous comprenons que Dieu est au-dessus de tout ce que l'esprit peut saisir. Lorsque le don sera parfait et la pureté consommée dans la lumière de gloire, ce sera aussi la vision parfaite de Dieu dans son essence, « somme de la divine récompense (1) » et « fin de notre amour (2) ».

*
* *

Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu !

Dans le langage de l'Écriture, l'expression de fils de Dieu dit mieux cependant que la vision divine l'essence de notre vie surnaturelle. Connaissance et filiation se présentent dans le rapport de l'action et de l'œuvre, du mouvement et du terme : « Nous lui serons semblables, *parce que* nous le verrons tel qu'il est (3). » Être fils de Dieu, c'est le dernier mot de notre destinée.

Or, ce caractère filial que nous voyions resplendir avec avec une croissante magnificence dans les autres béatitudes, la paix, la paix surabondante et qui s'épanche à

(1) Cassien, *Inst.*, l. VIII, c. xx.
(2) Saint Augustin, *Serm.* LIII, vi.
(3) I *Joann.*, iii, 2.

l'entour, le réalise si éminemment, qu'il lui est donné pour unique et particulière récompense. Tandis que les Pharisiens, fils du Mauvais, haïssent et disputent, elle fera aux disciples du Seigneur une douce lumière autour de leur front, comme le rayonnement infaillible de leur vie toute divine. Une telle sublimité prouve assez qu'elle marque notre suprême achèvement.

La paix est, en effet, « le dernier parmi les dons divins (1) », « la fin de la vie spirituelle (2) », « l'apaisement de l'âme par la fin obtenue (3) », tout simplement « la fin, parce que c'est au moment où l'appétit est totalement apaisé, où la volonté se repose dans la plénitude de tout bien, que la paix existe (4) ». Si, dans ce degré, elle ne se rencontre qu'au ciel, dès ce monde on y doit reconnaître sans hésiter la note distinctive des âmes parvenues sur les sommets.

Ainsi nous apparaît-elle comme le repos qui suit la perfection de l'union divine et de la charité, la perfection tout court, et comme l'état lui-même de la béatitude. Pour qui la possède, la consommation décrite par l'Apôtre est un fait accompli : *Deus omnia in omnibus* (5), le Père est tout en lui ; il est fils de Dieu autant qu'il peut l'être, et les torrents de la joie éternelle l'ont envahi tout entier.

Développons avec une piété joyeuse notre trésor.

La ressemblance filiale et les mœurs divines éclatent de toutes parts dans l'âme pacifiée.

En elle reluit d'abord, de par son achèvement, quelque reflet de la perfection de Dieu. Parce qu'il est essentielle-

(1) Saint Thomas, *In Rom.*, I, 7.
(2) *In Gal.*, I, 3.
(3) *Ibid.*
(4) *In I Thess.*, I, 1 ; *In Rom.*, I, 7.
(5) *I Cor.*, XV, 28.

ment et par soi, Dieu est acte pur, c'est-à-dire perfection totale, sans limite ni mélange, l'acte signifiant ce qui est achevé, complet, d'un mot la perfection ; il se suffit, sans rien pouvoir acquérir. Ah ! sans doute, que notre perfection est chétive au prix de celle-là ! Perfection empruntée, partielle, qui n'est point absolument, mais qui commence et se fait ! Et néanmoins, vraie plénitude.

Parce qu'il est essentiellement, et qu'il est acte pur ou perfection, Dieu est un de l'unité parfaite, la simplicité, dans l'absence totale de composition ou de multiplicité quelconque ; il ne saurait y avoir en lui ni limitation ni parties, dès là qu'il est purement et simplement, de par sa nature et sans cause, donc infiniment.

L'homme jouit aussi, dans sa consommation et sa paix, de l'unité qui convient à l'être créé, nécessairement composé, c'est à savoir l'unité d'ordre. Selon le mot célèbre de saint Augustin, la paix est « la tranquillité de l'ordre (1) », lorsque toutes choses sont disposées à leur place, selon une loi ou pensée unique, qui est la loi et la pensée éternelle de Dieu ? Or, l'âme sainte connaît supérieurement cette loi, car elle a reçu, avec la plénitude de Dieu en elle, les pensers et les jugements divins. De même que le Fils Unique et naturel est la Sagesse du Père, de même elle, fille adoptive, possède cette sagesse d'une manière participée, par le don du Saint-Esprit : connaissance expérimentale et savoureuse, provenant de l'intime communion de nature ; contemplation très parfaite, qui fait tout voir en Dieu, et juger de tout selon Dieu, par les raisons et les règles divines. Dès lors, elle est puissante pour établir en soi l'ordre de la charité. « Sont pacifiques en eux-mêmes, dit encore saint Augustin, ceux qui composent et assujet-

(1) *De Civ. Dei*, l. XIX, c. XIII.

tissent à la raison, c'est-à-dire à l'âme intelligente et à l'esprit, tous les mouvements de leur cœur. Ayant dompté leurs convoitises charnelles, ils deviennent le royaume de Dieu, royaume où toutes choses sont ordonnées, de manière que ce qui est principal, dans l'homme, et excellent, commande au reste, sans résistance... Telle est la vie du sage consommé et parfait (1). » Plus il allait vers la perfection, plus aussi grandissait-il en ordre et unité. Toute sa vie est dorénavant commandée, informée par l'acte quasi unique, tant il est continu, de la contemplation, foi, espérance et amour. Passé le seuil de la mort, cet acte, participation de l'acte unique qu'est Dieu, deviendra, sous la forme parfaite de la vision intuitive, essentiel à son état, et tous les autres seront noyés dans la gloire de celui-là.

La perfection de Dieu entraîne son immutabilité aussi bien que sa simplicité : seul est susceptible de changer l'être composé de puissance et d'acte ; en d'autres termes, l'être imparfait. Chez le Père des lumières, aucune vicissitude ni ombre de changement (2). Il ne prend pas une résolution, puis une autre : « Moi, Yahweh, je ne change pas (3). » Aucun mouvement dans « la toujours tranquille Trinité (4) ». De même est-elle invulnérable à tout mal et à toute offense ; ni les injures ne la peuvent lasser, ni les iniquités l'émouvoir de douleur, bonté indéfectible, immuable nature (5).

Ainsi, l'âme achevée et apaisée par la possession de Dieu. En face du bien divin adéquatement proposé, d'une part elle a perdu toute possibilité de ne le pas vouloir, et

(1) *De serm. Dom. in monte*, l. I, c. II.
(2) Cf. *Jac.*, I, 17.
(3) *Mal.*, III, 6.
(4) C'était l'expression aimée de sainte Gertrude.
(5) Cf. Cassien, *Coll.*, XI, VI.

toute autre chose qu'elle veut, elle la veut immuablement pour Dieu ; d'autre part, entièrement possédée de son bonheur, aucun mal ne saurait plus avoir accès en elle. Immobilité et unité radieuse de la perfection céleste ! Les saints la considéraient d'un regard d'envie, tout en bénissant le Seigneur de leur en faire goûter des gages bien précieux. Sur les hauteurs où sa main puissante les avait établis, l'air était si pur déjà et si tranquille ! On l'a de longtemps remarqué, l'union avec Dieu, lorsqu'elle est très intime, rend maître du premier mouvement. La grâce ordinaire nous aide à dominer le second ; mais on reconnaît l'âme conduite du Saint-Esprit à ce qu'elle est maîtresse du premier, ou plutôt à ce que le premier mouvement, chez elle, est surnaturel : ordonnée comme elle est, elle subit d'abord l'influence divine. Par suite, elle échappe aux mille secousses qui agitent incessamment le commun des mortels. Rien ne mord à fond sur elle. La voix même de la tentation lui demeure quasi tout extérieure, sans plus éveiller dans son fond ni délectation périlleuse ni complicité, par une similitude merveilleuse avec le privilège du Christ (1). Les injures qu'on lui fait ne l'émeuvent ni ne l'offensent. Les événements de ce monde la trouvent, non pas indifférente, mais calme : elle les voit en Dieu, et non plus qu'ils ne troublent la paix divine, ils ne lui ravissent la sienne. « C'est bien là, s'écriait un ancien Père du désert, le grand miracle du ciel, qu'un homme de chair et vivant dans la chair ait rejeté tout penchant charnel ; que, parmi tant d'assauts qui lui sont livrés, il garde son âme dans la même disposition, et demeure immobile au milieu du flux incessant des événements (2). » Nulle béatitude ne respire autant que celle-ci le parfum de l'éternité.

(1) Cf. Saint Grégoire, *Hom. XVI in Evang.*, n. 1.
(2) Cassien, *Coll.*, XII, XIII.

L'âme pacifiée ressemble encore à Dieu dans ses œuvres.

Nos yeux seuls nous découvrent le cours paisible et ordonné des mondes. Mais nous avons en outre appris de saint Paul une vérité plus profonde, à savoir l'unique pensée qui préside à la création et au gouvernement de l'univers : tout a été fait pour le Christ et dans le Christ (1). Nous savons aussi que le Messie fut annoncé par les prophètes comme le Prince de la paix, et son règne comme une ère de paix. Descendu sur terre, on voit paraître avec lui, selon les belles expressions du glorieux martyr Cyprien, « le docteur de la paix et le maître de l'unité (2) » : il ne souhaite rien plus que d'être l'unique pasteur d'un unique bercail; il ne demande pour ses disciples que le bienfait de l'unité ; il meurt pour recueillir en un les fils de Dieu dispersés (3); et la société qui naît de lui est une Jérusalem nouvelle, une cité de paix pour l'éternité. Aussi bien avons-nous vu le progrès de sa grâce aboutir dans les individus à la consommation de la paix.

A son image, les enfants de Dieu sont des pacifiques. Ils font la paix par douce influence et rayonnement. Leur politique se résume en ce mot, qui est aussi la loi de l'économie divine : comme « Dieu est charité (4) », ils ne veulent être que charité. C'est là leur sagesse, qui dispose toutes choses suavement et fortement (5). Ils sont prêts au sacrifice, plutôt que de déchirer la robe sans couture ou, pour mieux dire, le corps même du Christ : eux aussi, ils mourront, s'il le faut, pour l'unité. Diviser serait détruire : ils donnent l'être, le bien, le bonheur, en semant la cha-

(1) Cf. *Col.*, I, 15-16.
(2) *De orat. dom.*, VIII.
(3) Cf. *Joann.*, X, XVII, XI.
(4) I *Joann.*, IV, 8.
(5) Cf. *Sap.*, VIII, 1.

rité. Anges de la paix, ils seront célébrés comme les vrais fils de Dieu.

*
* *

Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux !

En vérité, au-delà de la paix il n'y a plus rien. Et voici que Notre-Seigneur prononce une huitième béatitude. En présence des Pharisiens ennemis, à la veille d'envoyer ses disciples comme des brebis au milieu des loups, il proclame le bonheur de ceux qui souffriront pour la justice. Les persécutés seraient-ils supérieurs même aux pacifiques? Sans aucun doute.

Le mystère s'éclaircit par la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas : la dernière béatitude renferme toutes les autres, qu'elle confirme et manifeste à la fois (1). Soit, en effet, qu'il faille l'imputer à des adversaires, soit que, plus dure et plus cuisante, elle vienne de frères dans la foi et la recherche du bien, la persécution prend tout : la terre natale, les parents, les amis, la tranquillité, l'honneur, les biens, et ne laisse que Dieu. Elle constitue une mise en demeure continuelle de pratiquer, dans un très haut degré, la pauvreté, la douceur, la miséricorde; elle apprend à fond la fragilité de ce qui passe et la solidité de la seule justice; elle contraint, pour ainsi dire, de déserter un monde inhabitable, afin de se réfugier auprès de Dieu, dans la citadelle de la virginité du cœur et de la paix.

La paix ! Ne dirait-on pas que la béatitude des persécutés en est, à un titre tout spécial, l'achèvement et comme une forme plus parfaite? Les hommes et le démon cessent d'avoir prise sur l'âme qui y est enclose : « De ce royaume

(1) *De serm. Dom. in monte* I. c. III ; *Sum. Theol.*, I[a] II[ae], q. 69, a. 3, ad 5.

régi par la paix et par l'ordre, dit magnifiquement saint Augustin, le prince de ce monde, qui ne domine que les pervers et les désordonnés, a été jeté dehors. Et cette paix une fois établie et affermie au-dedans, quelques persécutions que soulève celui qui a été jeté dehors, il augmente la gloire qui est selon Dieu; pas une pierre de l'édifice n'est par lui ébranlée, mais l'impuissance de ses machines ne sert qu'à faire éclater la solidité de la contruction intérieure... Heure où s'élève le cri triomphal : Qui nous séparera de la charité du Christ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou le glaive? (1) »

Mais saint Thomas, plus profondément, assigne, avec sa promptitude et sa sûreté habituelles, la raison première de cette fermeté dans l'essence même de la paix, c'est-à-dire dans le fruit de l'union ou la jouissance de la fin : « Ce sera la paix parfaite, lorsque la volonté se reposera dans la plénitude de tout bien, obtenant du même coup l'immunité à l'endroit de tout mal (2) » ; ou encore : « Si quelqu'un jouit parfaitement de la chose aimée — et suffisante à son amour —, à savoir Dieu, quoi qu'il survienne, il est impossible de le détourner de cette jouissance (3). » Et la paix imparfaite elle-même nous offre ici-bas quelque ombre de ces grandes réalités : l'âme a sa demeure dans la charité du Seigneur, dans son cœur; elle étanche sa soif à la source même des eaux vives : rien ne peut plus l'arracher de là.

Il nous semble comprendre, après cela, cette chose incompréhensible à la nature : la plus grande béatitude de la plus dure souffrance. Il nous semble comprendre

(1) *L. c.*, c. II ; III.
(2) *In Rom.*, I, 7.
(3) *In Gal.*, V, 22.

pourquoi la parole divine, quittant soudain le ton uni du simple énoncé, s'exalte comme en un cantique : « Heureux serez-vous, lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et que l'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse... » Le ciel s'ouvre à ceux dont la terre ne veut plus : ils possèdent le Royaume avec une sécurité jusque alors inconnue ; et déjà ils entrevoient la plénitude de leur récompense, qui « sera grande » dans l'éternité, dit le Seigneur.

*
* *

Par cette voie de larmes et de gloire, les saints nous ont précédés. Aussi l'Église n'a-t-elle pas assez de pompes pour célébrer leur triomphe. Empruntant tour à tour le style naïf de l'hymnographe ancien ou les accents inspirés de l'*Apocalypse,* elle nous les montre, « martyrs glorieux », « confesseurs vêtus de lumière », « chœurs des vierges saintes », chantant debout leur cantique d'action de grâces « à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau », ou bien nous aidant de leurs prières, afin de nous « porter ensemble dans les cieux (1) ».

Par cette voie, nous ont précédés surtout le Christ et sa Mère. Il n'avait où reposer sa tête ; elle n'eut d'autre richesse que son Fils. Ils furent doux et humbles de cœur ; ils n'élevèrent point la voix, ni ne prétendirent à l'honneur ; et leur part ne fut point avec les heureux de ce monde. La nourriture de Jésus était d'accomplir la volonté de son Père et de parfaire son œuvre ; elle eut faim et soif de la justice, celle dont les désirs hâtèrent la bienheureure naissance du Rédempteur. Il fut le bon Pasteur de qui la tendresse infatigable se mit à la poursuite de la brebis perdue ;

(1) *Apoc.*, VII, 9-10 ; *Brev. monast., Hymn. ad Vesp.*

elle, cependant, préludait à son rôle de mère de la miséricorde. Nous sommes impuissants à soupçonner seulement ce que l'âme du Seigneur eut de divinement simple et transparent devant la face de son Père ; chez la Vierge des vierges, la clarté divine se levait et étalait ses royales splendeurs, sans qu'une ombre la vînt offusquer. La paix incomparable de notre Sauveur parut singulièrement dans la majesté de sa mort ; Marie se tint debout au pied de la croix. C'était l'heure de la puissance des ténèbres : le démon déchaînait ses suppôts contre l'Homme de douleur ; la divine Mère souffrit toutes les passions de son Fils, et un glaive transperça son âme. Mais par leur martyre, ils fondaient, lui de strict mérite, elle du mérite de convenance, le royaume des fils de Dieu et des bienheureux. Ils le possèdent à jamais. Il en est le roi ; elle en est la reine. Il est l'étoile du matin donnée au victorieux (1), le flambeau de la céleste cité (2) ; elle est aussi l'étoile dont la pureté matutinale réjouit les habitants de la Jérusalem éternelle. Sur terre, ils font la lumière, la beauté, la joie de notre vie : de lui par elle, afflue en nous la grâce, qui constitue, au centre de notre âme, le trésor de la béatitude divine.

fr. E. Pighery, O. S. B.
Abbaye Saint-Paul, Oosterhout.

(1) Cf. *Apoc.*, II, 28.
(2) Cf. *Ibid.*, XXI, 23.

A la suite du Maître

J'ai voulu mettre d'abord en lumière, rien qu'en soulignant quelques pages du saint évangile, les deux éléments principaux qui composaient le charme de Notre-Seigneur et lui gagnaient d'emblée le cœur des hommes, sa beauté supérieure, beauté de l'âme principalement, et sa bonté, sa tendresse exquise qui savait s'émouvoir jusqu'aux larmes (1). Il nous faut pousser plus loin notre analyse pour expliquer que les hommes aient pu suivre le Maître comme ils l'ont fait, tout à la fois dans ses pérégrinations corporelles et dans ses ascensions spirituelles. Ils l'ont suivi dans ses pérégrinations corporelles, et ils s'attachèrent à lui de plus en plus au point de quitter tout pour lui appartenir davantage. Ils l'ont suivi aussi dans ses ascensions spirituelles, et son influence bienfaisante les éleva jusqu'à l'imitation de sa vie morale qui réalisait dans l'humanité les mœurs de Dieu même. En deux mots, le charme de Jésus fut persistant et transformateur. C'est la double idée que nous allons développer.

***

On peut revenir assez rapidement de la sympathie que la vue de certaines larmes a provoquée, et de même il y a

(1) *La Vie Spirituelle*, avril 1924.

des beautés toutes en apparence qui déçoivent bientôt celui qu'elles ont séduit. C'est au cours d'une longue fréquentation que se forgent lentement les liens de l'amitié véritable. Or le charme de Jésus persista durant une intimité de plusieurs années. Ainsi s'affermit par degrés l'attachement que le Maître avait dès l'abord fait naître aux cœurs des disciples.

Essayons d'évoquer cette vie familière de Jésus parmi les siens. On n'y retrouvait pas la rude austérité à laquelle Jean-Baptiste entraînait ses disciples. Ceux-ci étaient même tout scandalisés de constater une telle différence. N'importe. Le divin Maître voulait qu'on fût joyeux en sa compagnie, comme en un jour de fêtes nuptiales. C'était sa comparaison (1). A l'occasion même, ne le voyons-nous pas pousser la condescendance jusqu'à conduire ses disciples à un repas de noces villageoises?

Rien chez lui de cette morgue qui caractérise tant d'hommes que le talent ou les seules richesses matérielles élèvent quelque peu au-dessus de leurs semblables. Le Verbe et le Seigneur du monde, au milieu de ces âmes frustes, était simple toujours, enjoué même quelquefois. Les évangélistes laissent percer par endroits la fleur de cet enjouement si discret. Ainsi par exemple quand il va multiplier les pains, il regarde Philippe près de lui, le brave Philippe un peu naïf : « Philippe, où achèterons-nous assez de pains pour que tout le monde ait à manger? » Il parlait ainsi pour l'éprouver, remarque saint Jean (2), car il savait bien ce qu'il allait faire. Philippe se laisse prendre : « Deux cents deniers ne suffiraient pas, répond-il, pour que chacun reçût un petit morceau. »

On sent aussi qu'un sourire délicat de charmante ironie

(1) *Mat.*, IX, 14-15.
(2) *Joan.*, VI, 6.

tendait les lèvres du Maître et brillait dans ses yeux, lorsqu'il surnommait « Boanergès », fils du tonnerre, les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, disciples fougueux à l'ardeur parfois intempestive. Ne voulaient-ils pas un jour faire descendre le feu du ciel sur les habitants d'un bourg de Samarie qui les avaient mal accueillis : « Ah! fils du tonnerre! (1) »

Jean et Jacques avec Simon Barjona étaient ses trois préférés. Simon avait de même un surnom, que Jésus lui avait trouvé et dont il l'appelait habituellement : « Pierre ». Mais alors la voix était plus grave. Ordinairement d'ailleurs une gravité très douce marquait sa façon de parler et d'agir avec les siens. Ce ton, plus en rapport avec sa personnalité, avait encore l'avantage de mieux révéler la profondeur de son affection.

Il leur donnait un baiser, quand ses disciples retournaient près de lui après quelque absence, et le malheureux Judas abusera de cette marque d'amour pour le désigner à ses mortels ennemis.

Rien ne nous révèle mieux la profondeur infinie du cœur de Jésus que son attitude en face de ce traître. Quand on songe que d'avance il savait tout (2)... Néanmoins il gardait Judas dans son intimité, il l'enveloppait des mêmes délicatesses que les autres, il essayait par des avertissements discrets de le retenir sur la pente criminelle (3), et quand le forfait sera consommé, sous le baiser sacrilège de Gethsémani, il ne trouvera que ce mot de douloureux reproche, suprême tentative pour sauver ce misérable : « Mon ami, qu'es-tu venu faire ici? (4) »

(1) *Marc.*, III, 17 ; *Luc.*, IX, 54.
(2) *Joan.*, VI, 70-71.
(3) *Joan.*, XIII, 10-11, 18-30.
(4) *Matth.*, XXVI, 50.

« Mon ami! » à lui-même, pour lui tout seul et dans un tel moment, il répétait ce nom qu'il avait coutume de donner à tous ses disciples : car il les appelait ainsi : « mes amis », d'autres fois : « mes frères », et quelquefois : « mes petits enfants ». De quelle sollicitude bien en rapport avec ces tendres appellations il les entourait quotidiennement! Lorsqu'ils reviennent de leur première mission, très fiers d'avoir réussi, Jésus écoute avec un sourire bienveillant leur récit merveilleux, puis, voyant qu'ils sont las et que tous les gens qui les ont reconduits ne leur laissent même pas le temps de manger : « Venez avec moi, dit-il, dans un lieu désert, et reposez-vous un peu. » Et vite il les fait monter en barque pour gagner l'autre rive...

Un jour qu'on lui annonçait l'arrivée de sa mère et de ses parents, il montra ses disciples assis autour de lui : « Voici ma famille! » Et dans une gradation sublime de tendresse, il affirma qu'il avait pour chacun d'eux l'attachement solide que l'on a pour un frère, l'affection pleine de charme que l'on réserve à une sœur, l'amour privilégié que l'on donne à sa mère (1). Oui, ce sage, qui ne disait rien à la légère, parlait ainsi, tandis qu'il avait pour mère la très sainte Vierge Marie, et au moment où cette mère incomparable, qu'il avait quittée depuis longtemps, le rejoignait enfin. Que pouvait-on dire de plus fort? Une autre fois cependant il trouva moyen de renchérir : « Comme mon Père m'a aimé, affirma-t-il, comme Dieu aime son Fils unique, ainsi je vous ai aimés! » Et en retour, pareil à tous ceux dont le cœur est possédé d'une affection profonde, il ne demande qu'une chose, être aimé aussi : « Demeurez dans ma dilection (2). »

(1) *Marc.*, III, 32-35.
(2) *Joan.*, XV, 9.

Ceci fut prononcé en ce dernier soir où sa charité pour les siens atteignit le paroxysme. « Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, leur donna un suprême témoignage d'affection (1). » Il faut relire doucement ces pages de l'Évangile selon saint Jean. Pendant ces moments d'intimité qui ne devaient plus revenir en des conditions semblables, Jésus fit des choses, dit des paroles qui nous tirent encore les larmes des yeux. Est-il possible qu'un Dieu daignât épuiser ainsi toutes les ressources de son cœur pour de pauvres hommes? Les apôtres en furent profondément impressionnés. Écoutez saint Jean : « Jésus, sachant que le Père lui avait remis toutes choses entre les mains, qu'il était venu de Dieu et qu'il s'en allait vers Dieu, se leva de table, déposa son vêtement, et prenant le linge, s'en ceignit. » Comme un esclave ! On le regarde avec stupéfaction verser de l'eau dans un bassin. Il s'avance vers Pierre. Celui-ci pressent alors que c'est pour lui laver les pieds. Est-ce possible? Mais oui, Jésus le veut. Pierre proteste énergiquement : « Non, jamais tu ne me laveras les pieds ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi. » A cette simple menace d'une rupture d'amitié, le cœur de Pierre est vaincu : « Oh ! alors, Seigneur, non pas seulement mes pieds, mais aussi les mains et la tête. »

Enfin Judas est sorti. Le cœur de Jésus s'épanouit plus librement. « Mes chers petits enfants, je suis encore un peu de temps avec vous ; vous me chercherez, et, comme je l'ai dit aux Juifs, là où je vais, vous ne pouvez pas venir. Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres, de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés... » Simon-Pierre lui dit

(1) *Joan.*, XIII, 1 ss.

affectueusement : « Seigneur, où vas-tu? » Jésus lui répond : « Où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard. » Jésus fait allusion à la réunion future après la mort. Pierre croit qu'il s'agit seulement d'un péril auquel le Maître ne veut pas les exposer avec lui : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant? Je donnerai ma vie pour toi! » Cette bonne volonté, ce dévouement sincère, touchent le cœur de Jésus. Mais il sait les difficultés auxquelles Pierre va se heurter. Avec un sourire triste et bienveillant il répond : « Tu donneras ta vie pour moi? En vérité, en vérité je te le dis, cette nuit même, avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois. » Puis, aussitôt, regardant ce pauvre Pierre tout peiné, et les autres de même : « Que votre cœur ne se trouble point, dit-il, ayez confiance en Dieu et ayez confiance en moi. » Et c'est alors un long discours où les pensées se pressent dans un va-et-vient mouvementé. Le temps est court, et celui qui part voudrait tout dire. Jésus revient sans cesse à ce sentiment qui est d'une telle tendresse : consoler par avance ces pauvres enfants de leur abandon et de leur reniement, prévenir la douleur que le remords apportera dans leur âme. « Voici l'heure où vous serez dispersés et me laisserez seul! Mais je ne suis pas seul, j'ai avec moi le Père. Je vous le dis maintenant afin que vous ayez la paix en moi. »

Par tous les moyens dont dispose son divin pouvoir il donne des consolations à ses disciples pour le temps où ils seront séparés de lui. Ils institue sa présence sacramentelle, il parle de son retour en esprit dans leur âme, il promet un autre Paraclet qui le remplacera, il leur annonce le réconfort qu'ils trouveront à s'aimer les uns les autres de cet amour que Jésus leur a donné, enfin il évoque la réunion finale dans la maison du Père qui possède des chambres pour tous.

Jamais les disciples n'ont été si à l'aise avec le Maître. Jean tout à l'heure s'inclinait sur la poitrine de Jésus pour lui parler tout bas. Maintenant ce n'est plus seulement Pierre qui élève la voix, mais Thomas, Philippe, Jude, des disciples que l'on n'avait pas l'habitude d'entendre. Ils interrogent familièrement. Et Jésus de répondre à tous, et de faire les suprêmes confidences. Il n'a plus de secret pour eux. « Désormais je ne vous appelle pas mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, mais je vous ai appelés mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père je vous l'ai fait savoir. » Finalement la sympathie est au comble. Ses disciples disent : « Voici que maintenant tu parles ouvertement, sans employer aucune parabole. Maintenant nous savons que tu connais tout, et que tu es sorti de Dieu. »

Et Jésus, les yeux levés au ciel, se mit à prier au milieu du recueillement des siens. Il disait entre autres choses : « Père saint, garde-les en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Quand j'étais avec eux, je les gardais... Maintenant je vais à toi, et je dis cela dans le monde, afin qu'ils aient en eux-mêmes ma joie parfaite. Je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne prie pas pour que tu les retires du monde, mais pour que tu les préserves du mal. » Enfin, comme si son bonheur céleste ne pouvait être parfait si ses amis ne venaient l'y rejoindre un jour : « Père, ajoutait-il, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que tu m'as donnée, et que tu m'as aimé avant l'origine du monde. Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi, je t'ai connu, et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître,

afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et que, moi aussi, je sois en eux. »

Puis le silence se fit, un grand silence où les cœurs battaient dans un parfait unisson avec le Cœur sacré de Jésus.

*
* *

Ce charme que nous avons vu persister sans éclipses à travers les mille vicissitudes d'une vie en commun et atteindre peu à peu à son paroxysme, ne se bornait pas à gagner l'affection des disciples, il transformait toute leur vie. Jésus pouvait leur prêcher le devoir dans son intégrité. Cet enseignement que nul homme n'avait encore pu donner, on l'acceptait de lui docilement. Et puis la réalisation parfaite qu'il en donnait lui-même exerçait sur les compagnons de sa vie quotidienne un véritable entraînement. Ainsi par la parole et par l'exemple il les conduisait insensiblement jusqu'à l'imitation de Dieu même, qui est l'idéal de notre vie.

Car l'amitié de l'homme avec Dieu n'est possible que si l'homme ressemble à Dieu par la vertu. « Soyez saints, dit le Seigneur, parce que je suis saint (1). » Et que celui qui est saint se sanctifie encore, s'il veut que notre intimité devienne plus parfaite (2).

Cette ressemblance entre Dieu et l'homme est d'autant plus nécessaire à l'existence et à la perfection de leur amitié, que ce sont des rapports de père à fils qu'il s'agit d'établir. Imagine-t-on un fils qui n'ait rien des qualités paternelles ? Ce serait un dégénéré. Au contraire, plus il portera sur son visage et dans son âme les traits et les vertus de celui à qui il doit le jour, plus on proclamera qu'il

(1) *Levit.*, XIX, 2.
(2) I^{a} II^{ae}, q. 27, a. 3 ; qu. 99, a. 2.

est son fils, et plus son père l'aimera. Or Dieu est vraiment notre père. « Voyez, écrit saint Jean, quel amour le Père nous a témoigné que nous soyons appelés fils de Dieu et que nous le soyons en effet (1). » Mais honneur oblige. « Soyez les imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés », dit saint Paul (2). Nous le devons sous peine d'encourir la malédiction du Père céleste : « Je ne vous connais pas, dira-t-il, je vous refuse l'entrée de ma maison. » Au contraire, mieux nous vivrons à l'exemple de Dieu même, plus nous serons ses fils chéris et les héritiers de sa béatitude éternelle.

Toute la difficulté est de reproduire en soi les mœurs divines, et d'abord d'arriver à les bien connaître, pour les faire passer ensuite dans la vie humaine. C'est à ce double point de vue que vint à notre secours Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Maître et notre Modèle.

Le législateur de l'Ancienne Alliance, en formulant les commandements de Dieu, s'était vu obligé de compter avec le mal partout triomphant. Il avait laissé une pâture aux mauvais instincts de la bête humaine. Encore celle-ci ne s'en contentait pas. Elle réclamait toujours. Et l'on croyait compenser toutes les satisfactions qu'on lui accordait aux dépens des grands préceptes, en augmentant le nombre des cérémonies que la Loi ordonnait pour obtenir une sorte de sainteté extérieure. Règles minutieuses, compliquées, souvent ridicules. Mais le pharisien qui s'était scrupuleusement acquitté de toutes les purifications légales relevait orgueilleusement la tête : « Ne me touche pas, car je suis saint. »

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, s'écrie Jésus, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe

(1) *I Joan.*, III, 1.
(2) *Ephes.*, V, 1.

et du plat, tandis que le dedans est rempli de rapine et d'intempérance. Pharisien aveugle, nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors aussi soit pur. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui au dehors paraissent beaux, mais au dedans sont pleins d'ossements de mort et de toutes sortes de pourriture. Ainsi vous, au dehors, vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité (1). »

C'est à la vie intérieure qu'il faut veiller d'abord, c'est l'âme qu'il faut tenir pure. Car Dieu est esprit, il faut l'imiter en esprit et en vérité. « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme. » Les disciples avaient été trop imbus de l'esprit pharisaïque pour ne pas s'étonner d'un tel propos. Pierre, prenant la parole, demandait des explications. Jésus répondit : « Êtes-vous encore vous aussi sans intelligence? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche va au ventre et puis est rejeté? Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les faux témoignages, les paroles injurieuses. Voilà ce qui souille l'homme; mais manger sans avoir accompli toutes ces ablutions, cela ne souille point l'homme (2). » Sans doute il faut plus d'effort pour purifier son âme que pour laver ses mains et sa coupe. Mais la vraie sainteté exige cela : « Soyez saints parce que je suis saint », dit le Seigneur.

Non content de maudire le formalisme qui corrompait

(1) *Matth.*, XXIII, 25-28.
(2) *Ibid.*, XV, 11-20.

la loi antique, Jésus prétendait compléter celle-ci. Plus de demi-mesures ! « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ! » C'est la grande proclamation que développe le sermon sur la montagne : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point, et celui qui tuera mérite d'être puni par les juges. Et moi je vous dis : Quiconque s'irrite contre son frère mérite d'être puni par les juges ; et celui qui dira à son frère : Raca, mérite d'être jeté dans la gehenne de feu (1). » Jésus va jusque-là. Il sait qu'il ne suffit pas de défendre l'acte extérieur ; il faut interdire les paroles qui le préparent et remonter jusqu'au sentiment intime dont tout procède. Le mal doit être arraché dans sa racine spirituelle. « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point d'adultère. Et moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur (2). » Jésus ne s'arrête pas au fait matériel qui compte seul pour la conscience des hommes grossiers. Le vrai mal se commet dans l'âme, dès que la volonté défaille.

Jésus allait plus loin encore. Et cette fois pour les fils de la Loi ancienne, son langage tenait véritablement du paradoxe : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent. » Et pourquoi donc, Seigneur ? « Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et descendre la pluie sur les justes et sur les injustes... Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait (3). »

(1) *Matth.*, v, 21-22.
(2) *Ibid.*, v, 27-28.
(3) *Ibid.*, v, 43-48.

Des hommes, des Juifs écoutaient ces discours qui non seulement contredisaient si terriblement les instincts de la nature, mais renversaient la Loi même. Et ces auditeurs croyaient à la vérité de telles paroles. Leur âme faisait effort pour se l'assimiler. Ne surprend-on pas cette bonne volonté en travail dans une réflexion de saint Pierre? S'approchant de Jésus : « Seigneur, dit-il, si mon frère pèche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je? Sera-ce jusqu'à sept fois? » Evidemment Pierre pensait bien donner là un chiffre excessif. Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois (1). »

Seul Jésus pouvait imposer des ordres pareils à l'esprit humain. Seul il pouvait en obtenir l'observance, parce qu'il était Dieu et Dieu fait hommme. Avant l'Incarnation, ces préceptes eussent été prématurés. Mais du jour où Dieu se mit à vivre notre vie au milieu de l'humanité, il put demander à ses enfants de la terre cette imitation parfaite de ses mœurs divines. « Si le pécheur se récrie : Vous donnez des ordres impossibles! Le Seigneur peut répondre : Je les observe moi-même. — Mais je suis revêtu d'une chair dont le propre est de pécher. — Je porte la même chair, et le péché ne domine pas en moi. — Il m'est difficile de mépriser les richesses parce qu'on ne peut vivre autrement dans ce corps. — J'ai aussi un corps, et je mortifie ses désirs. — Je ne puis pour la justice supporter ni la mort ni les douleurs, car je suis faible. — Voici qu'en moi la douleur et la mort exercent aussi leur empire; je triomphe de ce que tu crains, et je te rendrai victorieux de la douleur et de la mort. Je vais le premier par ces voies que tu juges impraticables. Si tu ne peux obéir à mes ordres, imite mes exemples (2). »

(1) *Matth.*, XVIII, 21-22.
(2) LACTANCE, *Div. Inst.*, IV, 24.

Oui, ses exemples, beaucoup plus encore que ses commandements, apportaient à l'humanité un bienfait unique, incomparable. Nul ne présenta jamais au monde un don pareil à celui que nous fit Jésus rien qu'en montrant la sainteté véritable réalisée dans sa personne. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant le rayonnement de sa gloire efface celle des législateurs et des savants les plus renommés. Il a dédaigné les grandeurs charnelles, richesse et gouvernement des peuples. Il a dédaigné même les grandeurs de l'esprit, l'éclat et le lustre qui s'attache au génie. « Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la sagesse ! (1) »

« Je vous ai donné l'exemple, dit-il solennellement au soir de sa vie, afin que comme j'ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes. » Il parlait ainsi après avoir, en leur lavant les pieds, symbolisé excellemment l'humble service d'amour que l'on doit se rendre les uns les autres. Mais il aurait pu leur dire cette parole au soir de chacune de ses journées, après chacun de ses moindres gestes, à Nazareth, durant son enfance obéissante et sa jeunesse pure et laborieuse, aussi bien que pendant les trois années où il se manifesta publiquement en Galilée et à Jérusalem. Parmi la foule et dans la solitude, aux jours de joie comme aux jours de souffrance, toujours et partout il révélait aux hommes comment Dieu se comporterait à leur place (2).

(1) Pascal, *Pensées*, 793 (éd. Brunschvicg).

(2) « L'homme avait sous les yeux les exemples des autres hommes, mais il ne devait pas les suivre. C'est l'exemple de Dieu qu'il fallait imiter, mais Dieu était invisible. Que faire donc ? Pour donner à l'homme quelqu'un qui fût tout à la fois visible et exemplaire, Dieu s'est fait homme. » Saint Augustin, *Sermo CCCLXXX* (P. L., t. 39, c. 1676).

Le regard fixé sur le Père céleste, Jésus adaptait à l'existence humaine les perfections divines. Il l'a déclaré lui-même : « En vérité je vous le dis, le Fils ne peut faire de soi-même quoi que ce soit, mais seulement ce qu'il voit faire au Père. En effet tout ce que fait le Père, le Fils le fait ausssi pareillement (1). » Si cette parole s'applique d'abord à la vie divine du Verbe éternel, elle doit s'entendre aussi dans une large mesure de sa vie humaine. Le Fils de Dieu fait homme montre à quiconque s'attache à lui comment doit vivre un enfant de Dieu.

« Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le », disait la voix du Père céleste qui à plusieurs reprises éclata comme un coup de tonnerre au-dessus de la tête de Jésus. « Voici mon Fils bien-aimé en qui je me complais, imitez-le, et je me complairai en vous. » Cette parole était une réplique de celle de Jésus qui disait : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Le Père céleste indiquait lui-même le plus court chemin pour parvenir à un résultat aussi sublime. Imitez le Fils, et vous ressemblerez au Père. « Ceux que Dieu a distingués d'avance, dit saint Paul, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils pour qu'il soit un premier-né parmi un grand nombre de frères (2). »

Dans la personne de Jésus les hommes ont donc enfin sous les yeux, et bien à leur portée, un modèle authentique.

Non content de montrer l'idéal véritable, Notre-Seigneur y attire. Il n'appartient pas à la catégorie de ces gens peut-être exemplaires, mais qui vous rebutent et vous découragent. Jésus est un modèle séduisant. La faiblesse humaine se laisse conquérir par son amabilité, au lieu de

(1) *Joan.*, v, 19.
(2) *Rom.*, viii, 29.

succomber aux fascinations habituelles. « Tu trouves là de quoi répondre à ton infirmité, écrit saint Augustin, et tu trouves aussi de quoi te perfectionner. Que le Christ te relève par les attraits de son humanité, puis, comme Dieu-homme, qu'il te guide, et enfin qu'il t'achemine jusqu'à sa divinité (1). »

Heureux les apôtres qui demeurèrent constamment en sa compagnie à partir du jour où il les élut! N'est-ce pas d'ailleurs pour cette raison que Jésus gardait sans cesse autour de lui ces pauvres gens? La société habituelle et familière de ces âmes frustes fut plus d'une fois pénible à sa délicatesse. Mais il y tenait pourtant, afin de les transformer peu à peu à son image. On adopte forcément les manières de celui avec qui l'on demeure, surtout s'il s'agit d'une personnalité aussi imposante, aussi rayonnante que celle de Jésus. Comme les vibrations sonores d'un instrument éveillent aux alentours des sonorités semblables, les âmes associées à cette âme supérieure en subissaient l'influence, et leur vie prenait le même ton.

Il semblait si facile de l'imiter! Le Maître n'avait rien du formalisme rigide et compliqué des pharisiens, rien de l'austérité singulière de Jean-Baptiste. Le rythme de son existence se déroulait si simplement! Ses vertus formaient un ensemble parfait sans décourager personne. La distinction de ses manières, sa religion en esprit et en vérité, son amour pour le Père céleste, sa miséricorde pour toutes les misères humaines, son désintéressement vis-à-vis des biens de la terre, son obéissance à toute autorité légitime, son humilité, sa douceur, sa patience, autant de notes d'une divine harmonie qui impressionnait profondément ses compagnons.

Jésus les conseillait suivant l'occurrence, les réprimand-

(1) Saint Augustin, *tract. XXIII in Joan.*, n. 6.

dait au besoin. Mais ce qui contribua plus efficacement que toutes les paroles à la transformation des apôtres, ce fut le privilège unique de vivre dans la familiarité constante de ce divin modèle dont la perfection les attirait, les subjuguait, les transfigurait. Un exemple seulement. « Un jour, dit saint Luc, que Jésus était en prière, lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier (1)... » Alors il leur apprit le *Pater noster*, la formule admirable qu'ils retinrent si bien et transmirent à tous les siècles à venir. On le voit. C'est le spectacle de Jésus priant son Père qui avait élevé leur âme et avait fait naître en elle le besoin de prier comme lui.

Hélas ! il s'en faut qu'au bout de trois ans de cette vie commune les apôtres eussent atteint la perfection. Notre pauvre nature offre une telle résistance à la grâce ! Mais après le départ du Maître ils continuèrent encore de le contempler en esprit pour s'arracher toujours plus à eux-mêmes et se rendre toujours mieux semblables à lui. Un jour vint où chacun d'eux fut en situation de dire à ses fidèles ce mot de saint Paul : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ (2). »

Mais plutôt que d'insister sur leurs propres exemples, ils préféraient remonter directement jusqu'à ceux du divin Maître et proposer immédiatement le grand modèle : « Revêtez le Seigneur Jésus-Christ », dit l'Apôtre aux Romains (3). Quelle que soit la vertu qu'il veuille recommander à ses correspondants, sa pensée se porte d'instinct vers l'Exemplaire qui doit leur être présent à eux-mêmes par la foi. Les témoignages les plus forts que contiennent ses épîtres sur la personne du Christ, c'est dans de pareil-

(1) *Luc.*, XI, 1.
(2) *I Cor.*, IV, 16 ; XI, 1.
(3) *Rom.*, XIII, 14.

les exhortations qu'on les trouve. Est-il besoin, par exemple, d'exciter les Corinthiens à donner généreusement pour les pauvres de Jérusalem : « Vous connaissez, dit-il, la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous savez qu'étant riche, il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté (1). » S'agit-il d'inspirer aux Philippiens l'humilité : « Ayez en vous, dit-il, les mêmes sentiments qui furent jadis dans le Christ Jésus. Alors qu'il subsistait dans la forme de Dieu, il ne s'attacha pas jalousement à l'égalité avec Dieu. Mais il s'anéantit lui-même en prenant la forme de l'esclave, c'est-à-dire en devenant semblable aux hommes. Par tout ce qui paraissait de lui faisant l'impression d'être un homme, il s'humilia lui-même et se rendit obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (2). » Faut-il prêcher la charité fraternelle : « Que toute espèce d'aigreur, d'emportement, de colère, de clameurs, d'injures, soient bannies du milieu de vous, et toute espèce de méchanceté aussi. Soyez bons les uns pour les autres et miséricordieux. Pardonnez-vous mutuellement comme le Christ vous a pardonné... Vivez dans la charité à l'exemple du Christ qui nous a aimés et qui s'est livré lui-même à Dieu pour nous (3). » De même quand saint Pierre exhorte les esclaves chrétiens à la patience au milieu des mauvais traitements, il leur dit : « Le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces : lui qui n'a point commis de péché et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fausseté; lui qui, outragé, ne rendait point l'outrage; qui, maltraité, ne faisait point de menaces, mais s'en remettait à celui qui juge avec justice; qui a lui-même porté nos

(1) *II Cor.*, VIII, 9.
(2) *Phil.*, II, 5-8.
(3) *Eph.*, IV, 31-V, 2. — Cf. *Col.*, III, 12-13.

péchés en son corps sur le bois, afin que, morts au péché, nous vivions pour la justice; c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris (1). »

Ni dans cette allusion à la Passion de Notre-Seigneur, ni dans le récit qu'il en faisait aux premiers chrétiens et que saint Marc a noté fidèlement, saint Pierre n'a un mot d'invective contre les bourreaux de Jésus. Il racontait tout au long son triste reniement et ses sanglots. Mais pas une parole amère contre Pilate, rien contre les princes des prêtres, rien contre Judas lui-même. Pascal découvrira avec admiration ce caractère des historiens évangéliques (2). Ce n'est pas en son tempérament certes que saint Pierre puisait une telle modération. Elle était le fruit d'une longue intimité avec le Maître humble et doux. « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font », disait Jésus en croix. Et Pierre, faisant écho tout naturellement, semble-t-il, à la prière de Jésus, dira aux Juifs, dans le même sens : « Je sais bien, frères, que vous avez agi par ignorance ainsi que vos magistrats (3). »

En proposant les exemples de Jésus à leurs correspondants, saint Pierre et saint Paul donnent le ton à tous les directeurs d'âmes. Sans cesse, au cours des âges, les vrais chrétiens prendront Notre-Seigneur pour modèle. C'est dans l'imitation de Jésus-Christ qu'un admirable petit ouvrage, le plus répandu et le plus influent des livres de piété depuis des siècles, va chercher, pour l'enseigner à tous, l'essence de la perfection. « Seigneur Jésus, y lisons-nous, que votre serviteur travaille à se former sur votre vie, parce que là est le salut et la vraie sainteté (4). »

(1) *I Petr.*, III, 21-24.
(2) *Pensées*, 798 (éd. Brunschvicg).
(3) *Act.*, III, 17.
(4) *Imit.*, l. III, c. 56, n° 3.

Ceux-là se sanctifient sûrement qui, par l'union intime et persévérante au Christ qu'ils s'appliquent à fréquenter en esprit, soumettent leur âme au rayonnement de la sienne, et, pour que le charme de celle-ci opère leur transformation, mettent tous leurs soins à ne pas résister à sa grâce. En eux se continue, et par les mêmes moyens, l'œuvre que Jésus accomplit chez les compagnons de son pèlerinage terrestre.

F.-D. JORET, O. P.

Notes de direction

La charité envers le prochain

Les péchés intérieurs ; leurs remèdes

Par péchés intérieurs nous entendons tout ce qui, sans s'exprimer ou se manifester au dehors, offense l'estime et l'affection que nous devons au prochain : pensées et soupçons consentis, jugements non fondés, malveillance, souhaits mauvais, désirs de vengeance, colère, rancune, haine. Entre ces fautes un départ s'impose : d'une part les pensées, soupçons et jugements, moins graves en eux-mêmes et dans leurs suites ; puis le reste, moins théorique, véritable mouvement de la volonté vers un but répréhensible, et qui cause dans l'âme de bien plus grands ravages. Par contre, il y a cette différence encore entre le premier et le second groupe que celui-là comporte des fautes relativement gratuites, c'est-à-dire peu ou point provoquées par autrui, tandis que celui-ci comprend un ordre de sentiments qui supposent quelque offense plus ou moins directe reçue du prochain contre lequel on les ressent.

Examinons le premier groupe. Ce sont des péchés qui proviennent de l'agitation et qui engendrent l'agitation.

Ils ont en effet leur cause en ce que l'on s'occupe d'autrui, de sa conduite, de ce qu'il dit et de ce qu'il fait, avec un empressement excessif ; l'esprit, à semblable habitude,

prend le goût des petites choses, des détails insignifiants, des contingences sans valeur, et tend à se rétrécir tout en se dispersant. Le recueillement lui devient difficile, ainsi que les pensées et les conversations sérieuses, parce qu'il s'accoutume à un aliment médiocre et léger dont il ne peut plus se passer, auquel il revient toujours, et qui fait vivre l'âme dans une agitation très contraire à la prière attentive et surtout à la méditation. Que de distractions dont se plaignent tant de personnes n'ont pas d'autre cause! Comment s'élever vers Dieu avec la sainte liberté de ses enfants si on a l'esprit empli de pensées vaines, de soupçons inutiles, concernant les autres?

L'étude, le travail, des occupations suivies constituent un excellent remède à ce mal. Il faut aussi conseiller aux personnes qui en souffrent de ne jamais chercher, sauf dans les cas où leur responsabilité les y oblige, ou tout au moins une prudence très utile, à éclaircir et à se confirmer leurs soupçons; qu'elles se gardent absolument de tout entretien, de toute enquête, tendant à provoquer des révélations sur le prochain, car dès lors le péché devient plus grave. Il faut, suivant une expression très juste, « laisser tomber » ces pensées peu charitables, ne pas « vouloir savoir ». Tout au contraire, elles doivent être l'occasion d'un retour humble sur soi-même, sur son peu de bonté et de bienveillance, et d'une prière pour le prochain que l'on a soupçonné.

Le plus souvent on ne s'en tient pas à un simple soupçon, on juge, et ce jugement est dit téméraire lorsqu'il a un fondement insuffisant. Or qu'est-ce qu'un jugement mal fondé? Saint Augustin nous donne sur ce point une règle très précise à propos du mot de saint Paul aux Romains (XIV, 4) : *Qui êtes-vous pour juger le serviteur d'un autre?* « Tous les actes tellement évidents que leur auteur ne peut pas dire : Je l'ai fait dans une bonne

« intention, relèvent de notre jugement; mais lorsqu'il y « a un doute sur l'intention, il faut laisser à Dieu le soin « de juger. » Or il est bien rare que le prochain ne puisse bénéficier de ce doute, et voici pourquoi : tout jugement humain est à la mesure de celui qui le porte, et c'est ce qui explique ses variations, car la mesure de chacun change constamment avec ses dispositions morales, ses connaissances intellectuelles et les grâces reçues; mais comme la mesure de l'un diffère de celle de l'autre, il est nécessaire qu'elles se rapprochent et arrivent à une équivalence approximative pour offrir à celui qui juge une base solide d'appréciation : or ceci est extrêmement rare, de sorte que nous jugeons le plus souvent à notre mesure, bonne pour nous peut-être, inapplicable aux autres très généralement, et que, la leur nous étant inconnue parce que nous ignorons l'intention qui les anime, notre jugement a toutes chances de se trouver incomplet ou erroné. Aussi saint Augustin, en psychologue qui connaît bien cette puissance de variation que possède l'homme, nous avertit : « C'est bien juger son prochain qu'avoir confiance en son amendement futur, lorsqu'on le voit tomber dans une faute évidente. » C'est que pour chacun de nous la mesure d'un jour n'est pas celle du lendemain; que nous importe que tel ou tel ait mal fait hier ou aujourd'hui : Dieu peut le relever demain.

Par ces réflexions fréquemment renouvelées, on établit en soi une bienveillance foncière pour le prochain; on comprend qu'il ne faut pas vouloir imposer sa propre mesure aux autres; on laisse à Dieu le soin de juger et d'amender.

Certaines personnes, les artistes en particulier, douées d'un sens très aigu d'observation, remarquent avec une promptitude extraordinaire les ridicules et les travers de leurs contemporains. Il faut leur suggérer de renverser

cette tendance en la dirigeant vers l'observation des qualités des gens. C'est une pratique féconde en découvertes extrêmement intéressantes : un extérieur déplaisant ou portant à rire n'en cache pas moins l'image de Dieu chez toute créature humaine; cherchez-la sous un masque ingrat ou risible, sous une allure gauche ou agaçante, et que ce soit votre continuelle application. C'est ainsi que vous connaîtrez l'humanité, et que vous acquerrez pour elle cette bienveillance foncière qui vous rendra indulgent dans vos jugements. Même parmi les caricaturistes dont le métier est de représenter les ridicules, certains restent bons, tandis que d'autres ont le crayon méchant; c'est que les premiers respectent l'homme, et les seconds l'animalisent à l'excès.

Enfin une pratique excellente consiste à reviser sans retard tout jugement malveillant; on reprend les éléments de la cause, on les compare, on constate la force des preuves ou leur faiblesse, et si cet examen ne confirme pas le jugement porté d'abord, on le casse. Dans cette procédure la règle est celle-ci : étant donné que le prochain a droit à notre estime, il est dans la situation du possédant et nous devons le faire bénéficier du moindre doute, quitte à nous prémunir discrètement contre les suites d'un jugement trop favorable; mais quant au jugement, il faut le laisser à Dieu. Et si l'évidence est si flagrante qu'elle impose un jugement, portons-le avec douleur, avec compassion et en priant Dieu de nous épargner semblable faute ou erreur.

Nous ne dirons qu'un mot du second groupe de péchés intérieurs. Ils ont une gravité qui peut s'accentuer au point de devenir contraire à l'état de grâce. Il faut donc que le pénitent s'en accuse assez explicitement pour faire saisir nettement au confesseur le sérieux de la situation, et que celui-ci prenne des mesures énergiques pour parer au danger. Parfois, si la résistance au mal est insuffisante,

il pourra être utile d'ajourner l'absolution, de déconseiller et même d'interdire la communion, tant afin d'éclairer le pénitent sur la gravité de sa faute que pour établir à quel point elle est incompatible avec les pratiques de la vie pieuse, avec l'esprit même du christianisme exprimé dans le *Pater*. En tout cas, le confesseur devra suivre de très près semblable état d'esprit, indiquer les œuvres de charité, de miséricorde, d'humilité, propres à le combattre, et se faire rendre compte avec soin des progrès et du recul du mal. Si par cette vigilance, par le rappel de l'exemple de Jésus-Christ et des saints, il obtient un changement total, qu'il se dise qu'un pardon généreusement accordé, qu'une haine déposée, qu'une vengeance abandonnée, sont souvent le point de départ d'une éminente sainteté : l'âme qui a su accepter un très pénible sacrifice de cet ordre est généralement mûre pour une assez haute perfection.

A. de Boissieu.

La très pieuse enfance d'Anne de Guigné

25 avril 1911 — 14 janvier 1922

(*Suite*)

III. — Les yeux illuminés du cœur

Comme chez la bienheureuse Thérèse de Lisieux, il nous faut admirer chez Anne de Guigné cette « manière si naturelle et si aisée » avec laquelle l'angélique enfant se montra *partout* et *toujours*, avec une *constance* et une *continuité* qui touchent à l'héroïsme, « joyeuse, charitable, prévenante », obéissante encore et immolée. Ces vertus d'une fillette de dix ans avaient une perfection si pure, si profonde et si universelle, qu'il ne faut pas les confondre avec les grâces aimables d'un bon naturel et d'une piété ordinaire : elles étaient le fruit d'une sainteté déjà rayonnante, dans une âme toute livrée à l'action de l'Esprit-Saint et modelée par lui sans obstacles. Dès le moment où elle fut touchée par la grâce, Anne se livra à son Dieu, *sans défense* et *sans hésitation* : les regards les mieux exercés n'ont jamais découvert en sa vie l'ombre d'une infidélité pleinement délibérée. Ses fautes de fragilité elles-mêmes étaient extrêmement rares, et on était bien en peine de trouver sa vertu en défaut.

Sa piété fut tout de suite remarquable sans jamais cesser d'être simple et discrète. Dès sa plus tendre enfance, Nénette eut une amoureuse curiosité de connaître Dieu.

Avec quelle joie d'abord elle accueillit l'idée d'aller au catéchisme ! Quand on lui annonça la bonne nouvelle, ce fut un enthousiasme. Tout le jour elle entretint son frère de son bonheur. On l'entendait lui expliquer exactement ce qu'est l'Eucharistie, la première communion, le bonheur de recevoir Jésus. Jacques ne saisissait pas, écoutait distraitement. « Oh ! je vois bien que tu ne comprends pas encore ! » terminait, désolée, la petite apôtre.

Elle comprenait si bien, elle ! Pour cette enfant lumineuse, le catéchisme, à Cannes, à Annecy-le-Vieux, fut un enchantement. Très attentive à écouter et toujours prête à répondre, elle apportait vraiment « *toute son intelligence et tout son cœur* » à cette étude de Dieu. « Pleine de l'Esprit-Saint, elle goûtait toutes les choses divines. Quand on lui en parlait, sa physionomie expressive s'éclairait d'une joie céleste (1). » Les yeux si purs s'éclairaient alors d'une flamme vive : on sentait cette âme assoiffée de Dieu et comme rassasiée par toute parole qui lui révélait quelque chose de sa beauté. Elle avait quatre ans, cinq ans, et déjà elle étonnait par ses réponses précises et profondes.

Elle écoutait ainsi avec une attention remarquable les sermons de la grand'messe, qui n'étaient jamais longs ou ennuyeux pour elle, ni jamais trop élevés. On restait « émerveillé » quand on l'entendait redire par obéissance le sujet du prône. Et, chose étonnante chez une enfant, la liturgie la passionnait. Pour mieux connaître la nature et le sens des rites sacrés, elle désirait beaucoup voir administrer les sacrements. Après avoir reçu les derniers secours de l'Église, parmi les tourments de son agonie, ne demanda-t-elle pas : « Pour le saint chrême de l'ex-

(1) Mère Saint-R., directrice du catéchisme que suivait Anne, chez les Dames Auxiliatrices.

trême-onction, on emploie bien l'huile des infirmes, et non celle des catéchumènes, n'est-ce pas? » Ce besoin de vérité anima ses derniers entretiens. Elle restait douloureusement saisie à la pensée qu'on privait les mourants des grâces suprêmes par crainte de les effrayer. « Comment est-ce possible, enfin, disait-elle avec force, puisqu'il n'y a que cela de vrai? Moi je n'aurai pas peur, et je veux recevoir les derniers sacrements!... »

Chez Anne le cœur suivait toujours la pensée, et plus elle s'instruisait, plus elle croissait en piété et en sagesse, par une application courageuse à suivre la lumière. La science se tournait à aimer, en cette âme fidèle.

Elle apportait à la prière une attention grave, un visible élan. On la sentait prise, toute à son Seigneur; elle était comme figée dans un recueillement joyeux; elle se reposait en la présence de son Bien-Aimé. Rien au monde n'aurait pu la distraire alors : elle parlait en vérité au « Dieu vivant ». « A peine une fois dans ma vie, rapporte un de ses confesseurs, avais-je remarqué un si grand recueillement... C'était une absorption entière de toute sa vie à l'intérieur, de toutes les facultés de son âme, de toute son attention, de tout son cœur. »

Cette piété si vive n'avait jamais rien d'exagéré, de violent, de déplacé. Elle se déployait en harmonie et en beauté, avec une grâce ravissante. D'Anne on peut dire ce que sainte Chantal écrivait de saint François de Sales : « Vous ne lui voyiez faire aucune simagrée, ni même quasi lever ou fermer les yeux; mais elle les tenait modestement abaissés, sans faire de mouvements que ceux qui étaient nécessaires. Et cependant on lui voyait un visage pacifique, doux et grave, et l'on pouvait juger qu'elle était dans une profonde tranquillité (1) » perdue dans la paix

(1) Lettre de sainte Chantal au R. P. Dom Jean de Saint-François, cité dans *Lettres de S. François de Sales* éd. Garnier, p. IX.

du Christ, « qui dépasse tout sentiment ». « *Quiconque la voyait et l'observait en ses actions était infailliblement touché* », et nous savons quelle sainte jalousie sa dévotion si belle excitait dans le cœur de ses meilleures amies.

Dévotion ni formaliste, ni compliquée, d'ailleurs ! Dévotion d'une âme pure et d'un cœur aimant, qui semble familiarisé avec le monde surnaturel et « converse dans les cieux ».

Anne aimait tendrement sainte Agnès et la bienheureuse Thérèse, qu'elle imita si bien, sans avoir lu sa vie pourtant. Mais on lui avait cité quelques traits de la moniale de Lisieux, et la sainte enfant éprouvait une joie vive à contempler l'image de sa grande sœur carmélite, à la prier et à la suivre dans sa voie de confiance et d'amour.

Une inclination de son âme la portait à chérir les anges d'un amour pour ainsi dire fraternel. Son grand bonheur était de parler d'eux : elle les invoquait avec une simplicité charmante. Elle interrompait ses jeux pour écrire leurs noms et réjouir son cœur en pensant à leur béatitude. Avec son frère et ses petites sœurs, elle organisait souvent des processions en leur honneur, inprovisait des cantiques où se trahissaient sa foi vive et son désir de les voir. Ce détail n'est-il pas ravissant? Un jour Madeleine était bien triste. Jacques et Marie-Antoinette jouaient au jeu « des deux » qui naturellement excluait la troisième sœur. A ce jeu, paraît-il, les petites filles ont un chef et on « monte en grade », ce qui est bien beau ! Anne, toujours bonne, s'approche de la délaissée. « Ça ne fait rien, va, ma petite Leleine, nous allons jouer ensemble et nous aussi nous aurons notre chef, ce sera l'ange Gabriel, et nous monterons en grade. » Puis à l'oreille, en secret : « *Faisons notre petit sacrifice, et plus nous en ferons, plus nous monterons.* » Et Madeleine, consolée, s'en allait chantant les

louanges de son chef : Anne rayonnait de bonheur d'avoir fait triompher la cause du « bon Jésus ».

Elle avait une confiance illimitée en son ange gardien : elle lui confiait tous ses désirs, et par lui ses demandes montaient vers Dieu. N'a-t-elle pas trahi son secret dans ce conseil qu'elle a donné tant de fois à ses petits disciples : « *Tu n'as qu'à invoquer ton ange gardien, il t'aidera !* »

Plus que les anges, Nénette aima leur Reine. Sa dévotion pour la sainte Vierge eut un caractère singulier. Elle avait comme une intuition du martyre de Marie, et, chose surprenante dans un âge si tendre, elle aimait à invoquer la Mère de Dieu sous le titre de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, à la contempler au pied de la croix, et à partager ses souffrances. Toute petite, elle avait tracé, d'un dessin bien primitif, une image de la Vierge : elle écrit au bas ces mots qui disent la préoccupation de son cœur : « *Debout au pied de la Croix, sur laquelle son Fils était cloué, Marie pleurait... Donnez-moi la grâce de pleurer avec vous.* » Et elle expliquait pourquoi elle voulait pleurer : *parce que Jésus n'était pas assez aimé.*

Encore un signe que la grâce ne cessait de creuser des profondeurs en cette enfant. Elle avait le sentiment aigu des souffrances que les deuils avaient créées dans son foyer, et elle comprenait que la Mère de nos âmes pouvait seule les consoler. Dans le parc du Reray, où elle passait quelques mois d'été, se dresse une statue de la Vierge qu'elle aimait beaucoup : elle lui donna un nom : *Notre-Dame des Consolations.*

Le premier samedi de chaque mois, on la voyait plus attentive encore à éviter les moindres fautes pour plaire à Marie : elle lui offrait, ce jour-là, toutes ses prières et mille petits sacrifices pour réparer les péchés commis contre son honneur. « C'est notre jour », disait-elle avec un

secret bonheur. Elle l'avait choisi : d'elle seule venait l'initiative de ce culte plus délicat.

Elle aimait beaucoup le Rosaire. Le Rosaire parfumait toute sa vie! Elle le méditait inlassablement, durant ses longs voyages en automobile, et y trouvait un rafraîchissement de son âme, comme une manne cachée qui lui donnait la force de se dévouer aux siens jusqu'à l'épuisement de ses forces. Sa dévotion avait des inventions gracieuses et toujours austères. Durant son dernier mois d'octobre, Anne prit la résolution de « cueillir des roses sans épines », — elle voulait dire : des sacrifices offerts joyeusement —, pour les offrir à Dieu le jour de la Toussaint. « Papa sera si content de présenter le bouquet de ma part à la sainte Vierge! » avouait la chère enfant en la candeur de son amour. A la fin, cette tendre piété pour la Mère de Dieu prit un élan suave et tout à fait surprenant. Notre Rosariste ne se lassait plus de chanter l'*Ave maris Stella*, et c'était toute son âme qui s'exhalait dans ce chant.

C'est dans ce culte marial qu'elle trouva le secret de tant aimer son Sauveur. Incontestablement la Mère de Dieu, entre toutes les créatures, eut le privilège de connaître le Mystère de Jésus dans le secret même des plus profondes choses qui le constituent. Elle jouit maintenant d'une vision du Verbe incarné qui dépasse éminemment toute autre vision, et, comme elle est « mère du bel amour » à un titre unique, elle est aussi, incomparablement, mère de la sagesse, maîtresse par excellence de vérité divine. Heureuses les âmes qui savent demander toute clarté à la Vierge lumineuse, en qui vint se cacher la splendeur du Dieu vivant. Anne, croyons-nous — certains indices nous le montrent —, demandait à Marie de lui faire bien connaître et bien aimer Jésus, et c'est ainsi qu'elle parvint « aux sommets de la montagne d'amour »,

par des chemins de lumière. Comment redire sa tendresse pour le « bon Jésus », ainsi qu'elle s'exprimait ? Elle l'aimait tant, qu'elle pensait toujours à lui. « *Je veux*, disait-elle souvent, *que pour Jésus mon cœur soit pur comme un lis.* » « *Je veux que Jésus vive et grandisse en moi.* » Que de fois on l'a vue s'arrêter de jouer, pour dire : « *Bon Jésus, je vous aime* » ! Le souvenir de son Dieu la suivait partout : on la surprenait souvent, au milieu de ses occupations ou de ses amusements, comme saisie par l'invisible Présence : elle levait les yeux au ciel, un moment silencieuse, puis recommençait avec grâce son devoir ou ses jeux. Pour son Jésus, on ne la vit « *jamais refuser un sacrifice* », et sa charité, nous le savons, aimait à se traduire par des pratiques de pénitence, bien légères sans doute, mais étonnamment fréquentes, ce qui prouve la continuité de ses actes d'amour, la fidélité constante de son cœur. Comme la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, Anne jamais ne rencontra une fleur sans la cueillir pour son Bien-Aimé. Son zèle en ceci l'emportait, et elle cherchait à exciter autour d'elle les saints désirs qui l'animaient. Elle invitait un jour son petit frère à se priver d'une friandise pour l'amour de Jésus-Christ. Ces invitations étaient bien fréquentes, et la pauvre nature regimbait. « Oui, c'est cela, fais aujourd'hui, toi, Nénette, répondait le disciple, moi je ferai demain. » Ces traits nuancent les âmes et marquent la distance qui sépare une piété plus qu'ordinaire pourtant d'une ferveur d'amour inlassable et toujours prompte à se dévouer.

Cette enfant ne savait comment traduire sa reconnaissance à son Sauveur quand elle avait obtenu quelque grâce de sa tendresse. On la vit une fois se frotter les bras avec des orties, parce qu'elle avait été exaucée dans un désir. « J'ai pensé, disait-elle avec sa simplicité, que cela ferait plaisir au bon Jésus. » Se sacrifier toujours plus, se mieux

dévouer, était sa manière de rendre grâces. Ce besoin de reconnaître les dons de Dieu est un signe nouveau du travail profond que l'Esprit-Saint opérait en elle. Le sentiment vif et continuel de la divine reconnaissance ne fleurit que chez les saints.

C'est dans l'adorable mystère de l'Eucharistie que ce petit chérubin aima surtout son Sauveur. Dès l'aurore de ses jours Jésus-Hostie avait pris possession de son cœur. Elle avait six ans lorsque, une veille de Fête-Dieu, elle s'en vint dire à la religieuse qui préparait le reposoir, dans l'église d'Annecy-le-Vieux : « Ma Sœur, je serais si heureuse si je pouvais faire un bouquet pour le bon Jésus ! Est-ce que vous permettez que je vous aide ? » Bien sûr, on le lui permet, et aussitôt, avec un recueillement grave, elle se met à arranger joliment sa gerbe. Le bouquet fini, elle s'approche, une flamme dans les yeux, et avec une pointe d'anxiété dans le désir, elle demande : « *Ma Sœur, est-ce que vous le mettrez bien près ?* » La sainteté se trahit dans ces détails exquis, où il faut admirer tout ensemble les discrétions de l'humilité et les tressaillements secrets d'une ardeur très pure et très véritable.

Ainsi, tout de suite, le saint sacrifice, la sainte communion, Jésus-Christ présent au tabernacle, devinrent le centre de son culte.

Elle ne savait pas encore lire, que déjà elle suivait la messe dans un petit paroissien en images, sans perdre un geste du prêtre. Elle avait d'ailleurs ce goût profond de la liturgie qui suppose l'intelligence des choses divines. Le Seigneur l'accordait à sa pureté et à sa générosité. Un dimanche d'hiver, obligée de garder le lit, que fait-elle ? Pendant que sa famille est à l'église, elle chante, dans sa couchette, avec sa sœur Marinette, toute la messe. Un autre jour, une amie de sa mère passe : elle se rend à l'église. « Voudriez-vous m'emmener ? » demande l'enfant. La per-

mission de maman obtenue, elle revient si rayonnante de bonheur qu'on ne peut s'empêcher de lui dire : « Tu désirais donc beaucoup aller à la messe? » — « *Oh! oui,* répondit-elle, *j'aime beaucoup la messe... et puis voyez-vous, c'est une communion de plus!* » C'était le cri du cœur!

Durant le saint sacrifice, son recueillement émouvait. Quand elle avait lu l'évangile du jour, elle fermait les yeux, et, la tête légèrement inclinée, les mains jointes, par un mouvement profond de son âme, elle s'absorbait complètement dans son cœur à cœur avec Jésus-Christ présent sur l'autel. Et cela simplement, en toute vérité, sans se douter que sa piété était remarquable ou remarquée. Ce grand silence durait jusqu'au moment de la communion. La faim de son âme se trahissait alors dans ses moindres gestes : elle s'avançait comme une épouse pleine de désirs, avec des yeux illuminés, et au moment où Jésus venait, elle était comme une adoration vivante. Quand elle revenait de la sainte table, rien n'existait plus, elle était « toute perdue en Dieu » : il fallait la guider comme une aveugle pour lui faire retrouver sa place.

Son visage prenait alors un éclat extraordinaire. Ceux qui ont vu cette virginale enfant revenir de la communion ne l'oublieront jamais : « On eût dit, déclare un témoin, un ostensoir vivant, qui s'avançait tout rayonnant de candeur respectueuse et d'amour. » Cette ferveur avait parfois quelque chose de vraiment céleste. Le jour de sa dernière Toussaint, Anne, après sa communion, parut comme « transfigurée ». Dans l'église on remarqua cette splendeur d'amour qui transparaissait à travers son doux visage, et on ne se lassait pas de la contempler. Elle reçut plusieurs fois ces touches secrètes de Celui qui est la « lumière éclairant tout homme ». A la chapelle des Roses, un autre jour, à Cannes, au moment où le prêtre lui donnait l'ab-

solution, elle parut encore « vraiment transfigurée ». Après la confession de Noël elle eut de nouveau la même surnaturelle expression. La vue de cette beauté divine *édifiait* au sens vrai et profond de ce mot. « Que suis-je devant Dieu, auprès de cette enfant? » se demandait-on en la voyant. « Vraiment c'est divin, avouait une incroyante, je ne puis croire qu'il n'y ait pas de Dieu! »

Des communions si ferventes laissaient la petite âme nourrie et tout ensemble affamée. Elle vivait du souvenir des visites de son Dieu et dans l'attente de ses retours. On l'entendait dire avec transports : « *O mon Jojo, que tu seras heureux quand le petit Jésus sera dans ton cœur! Tu verras comme c'est bon.* » Pour elle, Dieu dans la communion la béatifiait, et ce bonheur divin débordait sur ses jours. « Je la vois encore s'arrêter parfois, écrit sa gouvernante, se recueillir une minute pour dire avec cœur : *Merci, bon Jésus!* et repartir pour jouer avec ses frères. » Une fois on la trouve agenouillée sur une marche de l'escalier. Interrogée sur ce qu'elle faisait : « *Je remercie le bon Jésus de ce qu'il veut bien venir dans mon cœur* », répondit-elle avec une tendresse dans la voix. La pensée du Sauveur présent parmi nous occupait habituellement son âme. Elle aimait à faire des images où elle dessinait un calice et au dessus une hostie rayonnante, avec ces mots : « *O Jésus, dans la petite hostie comme je vous aime!* » D'autres fois, dans ces formules gracieuses, à l'amour elle ajoutait le désir, ou la prière la plus tendre : « *Petit Jésus, mon doux Sauveur, gardez mon cœur tout à vous.* »

On le comprend sans peine, cette enfant si délicieusement aimante et pure soupirait après la communion « comme le cerf altéré après l'eau des fontaines ». Elle pouvait dire en toute vérité : « *Sitivit in te anima mea* : Mon âme a soif de toi. » Au milieu de ses jeux les plus

entraînants elle s'arrêtait parfois : « Jojo, disait-elle avec cette gravité douce qui n'était qu'à elle, si nous allions faire une petite prière pour nous préparer à la communion de demain? » Et elle l'entraînait à l'écart, tous deux s'agenouillaient, et Jacques, en bon disciple, demandait : « Dis, toi, Nénette, et je dirai après toi. »

Elle a fait passer la grâce de ses désirs dans une cantilène écrite sans souci des mesures et des rimes. On devait la chanter au moment de la communion. On croirait entendre les accents de Jacopone de Todi. Elle demande à la Reine du Rosaire de lui « prêter » son Fils « rien qu'une seconde ». « *Déposez-le dans mes humbles bras. Permettez-moi, Marie, de baiser les pieds de votre cher fils, qui m'a tant donné de grâces. Que je désire, ô Marie, recevoir dans mes bras votre fils. Donnez-le-moi, donnez-le-moi!* » Sous la frêle apparence de l'Hostie la Vierge lui donnait son « cher fils ». « *Que je suis heureuse maintenant, puisque je l'ai avec moi!* » Sa piété ne l'égarait pas, le mouvement de son cœur est sûr, l'imagination est bridée : Anne sait bien que Jésus-Christ, en la substance de sa chair et de son sang, avec son âme et sa divinité, ne vient en nous que par la communion : c'est à ce moment qu'on doit chanter son appel d'amour.

Cette enfant véritablement éclairée par l'Esprit-Saint avait le sentiment religieux le plus pur. Elle allait d'emblée à la source du divin, par la foi et par l'oraison, par une immense charité surtout. Ce ne sont ni les visions ni les miracles qu'elle désire (1), mais le bonheur de jouir de la Présence réelle. Dans ses visites au Saint-Sacrement, on

(1) Nous verrons pourtant qu'elle demandait des miracles de conversion, afin que la miséricorde de Dieu devînt si éclatante qu'il fût impossible aux pécheurs de ne pas reconnaître l'existence de la divine Bonté.

le voyait, elle trouvait dans le tabernacle son Dieu vivant, et, quand l'Hostie rayonnait sur l'autel, son regard se fixait sur l'ostensoir avec une profondeur et une fixité si étonnantes, avec une flamme si lumineuse, que sa foi semblait toucher à la vision.

Son âme se mouvait avec tant d'aisance dans les choses divines, qu'il faut bien reconnaître dans cette précoce facilité l'exercice à un degré rare des dons du Saint-Esprit. Il semble que la première communion l'ait introduite dans la vie mystique. Qu'on ne crie pas à l'impossibilité en raison de son jeune âge ! Les théologiens n'assurent-ils pas que l'entrée dans la contemplation, qui pour les adultes se fait d'ordinaire par une préparation lente et douloureuse, est bien simple et rapide pour les enfants ? « Cette souffrance du début, dit le P. de la Taille, est épargnée aux enfants quand Dieu les prévient de la grâce contemplative, parce que, fraîche et toute neuve, leur âme n'a pas encore d'habitudes contractées, qui lient l'exercice des dons et gênent la lumière de la foi : d'où pas de déchirement à accomplir, pas de fibres vivantes à briser. D'où aussi une bien plus grande rapidité dans la montée de cette lumière. C'est pourquoi il est important que les enfants reçoivent le Saint-Esprit quand ils peuvent le mieux profiter de ses dons, c'est-à-dire lorsqu'ils arrivent à l'âge de la connaissance de Dieu ; et de même il importe qu'ils reçoivent l'Eucharistie au même âge, parce que l'Eucharistie est en propre le sacrement de la charité, et que la charité est l'initiatrice de la contemplation. Aussi voit-on, avec surprise, bien qu'on dût s'y attendre, que les petits enfants reçoivent de la première communion précoce une affluence de dons divins comme beaucoup d'adultes, même pieux et exemplaires, n'en recevront jamais en cette vie. » (*L'oraison contemplative*, p. 27.)

La vie d'Anne est une ravissante illustration de ces

lignes du savant professeur romain. C'est vers l'âge de sept ans, quelques mois après sa première communion, que sa piété se transforma.

« — Maman, demanda-t-elle un jour, voulez-vous me permettre de prier sans livre pendant la messe?

— Pourquoi donc?

— Parce que je sais par cœur les prières de mon paroissien et que je suis souvent distraite en les lisant, tandis que lorsque je parle au bon Jésus, je ne suis pas distraite du tout : c'est comme quand on cause avec quelqu'un, maman, on sait bien ce qu'on dit.

— Et que dis-tu au bon Jésus?

— Que je l'aime. Puis je lui parle de vous, des autres (1), pour que Jésus les rende bons. *Je lui parle surtout des pécheurs.*

En rougissant un peu, elle ajouta :

— *Et puis, je lui dis que je voudrais le voir.*

« Alors, raconte sa mère, le cœur étreint par l'angoisse, j'ajoutais :

— Tu ne penses donc pas à mon chagrin, si tu allais voir le petit Jésus, ma chérie?

— Oh! si, maman, j'y pense et je voudrais bien ne pas vous faire de peine, mais papa est déjà au ciel, vous irez, les autres aussi, puisque c'est notre but! »

Que se passait-il en cette âme si aimante et si pure? Quelles étaient les touches divines qui la mouvaient vers son éternité? Quelques mots simples, dits avec une limpide candeur, nous font deviner une étonnante vie d'union avec Dieu. Anne avouait un jour à une religieuse, sans se douter que sa piété eût quelque chose d'extraordinaire :

(1) Elle entendait, par ce terme, son frère, ses sœurs, ses proches.

— *Quand je suis toute recueillie, le petit Jésus me parle.*

— Et que vous dit-il?

— *Qu'il m'aime beaucoup*, répondit-elle simplement.

« *Que c'est bon, maman*, avouait-elle une autre fois, pressée par une trop vive joie, *que je suis heureuse, le bon Jésus me dit qu'il m'aime beaucoup plus que je ne l'aime.* »

Cette conviction habitait au plus profond de son cœur, c'était une irrésistible et consolante certitude, qui animait ses plus intimes entretiens. Preuve touchante qu'elle marchait, comme le patriarche Abraham, en la présence de son Dieu, elle avait de véritables et très élevées conversations spirituelles avec une petite amie qu'elle aimait entre toutes. Elle ne pouvait s'empêcher de lui redire souvent son secret : « *Le bon Jésus m'aime beaucoup, et je l'aime aussi beaucoup.* » Et elle ajoutait, avec son doux sourire et sa flamme : « *Vois-tu, il faut beaucoup aimer le bon Jésus, parce qu'il a souffert pour nous.* » Puis elle expliquait comment elle confiait tout à son Sauveur, ses joies, ses tristesses, ses désirs, ses besoins, lui parlant, en son âme, comme une petite enfant parle au meilleur et au plus tendre des pères, au plus intime ami. Le Fils de Dieu n'a-t-il pas dit : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi* » (Joan., VI, 57-58). Le Sauveur du monde ajoutait : « *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* » (Joan., XIX, 21). Nous avons la solide conviction que pour notre liliale enfant ces promesses se sont réalisées.

L'Esprit-Saint lui donnait le sens caché des Écritures, la grâce de connaître vraiment « le mystère du Royaume de Dieu ». Que trouvait-elle dans les textes sacrés qu'elle

lisait si pieusement, dans les paroles saintes qu'elle écoutait d'un cœur étonnamment avide? Une plénitude de lumière qui lui donnait la sagesse surnaturelle, ce goût du divin qui est le plus sublime des sept dons. Ce trait n'est-il pas significatif?

Un dimanche de son dernier été, elle se rendait aux vêpres avec son petit frère. La route poudroyait, aveuglante, dans l'air embrasé. Jacques manifestement était maussade. Comme ces vêpres étaient ennuyeuses! Le pauvre petit ne goûtait pas encore les « joies spirituelles », et sa sœur souffrait de cette incompréhension. Elle s'approche alors et se met à dire avec ardeur : « *Mais, Jojo, si tu lisais bien les prières, tu verrais comme c'est beau* »; puis, se recueillant un instant, elle continua, commentant le psaume *Judica me* : « *Écoute, mon Jojo : je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui remplit mon âme d'une joie toujours nouvelle! Ce que c'est beau! Comprends-tu bien cela : du Dieu qui remplit mon âme d'une joie toujours nouvelle!* » Elle du moins le comprenait, parce qu'elle éprouvait la réalité de ces choses. Sa joie, Dieu la rendait chaque jour nouvelle en effet, chaque jour il l'augmentait : elle rayonnait de tout son être.

Aussi quelle confiance en ce « Dieu ami » qui se penchait sur son âme! Elle attendait tout de lui, comme elle lui donnait tout, et de même, elle recevait tout de ses mains. Sur la foi en cette providence du Père reposaient sa paix et son abandon. Un jour, comme on se préoccupait autour d'elle : « *Pourquoi se tourmenter?* demanda-t-elle avec douceur. *Je comprends bien qu'on ait de la peine, mais puisque Dieu est là!* » Elle s'appuyait réellement sur la promesse de son Sauveur : « *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* » Elle demandait et obtenait sans s'étonner. « *Puisque c'est pour*

sa gloire, disait-elle avec une assurance candide, *Dieu ne peut pas me refuser*. » Et c'était pour les grâces les plus grandes comme pour les moindres choses. « Un jour que je cousais, rapporte sa gouvernante, et que mon fil se rompait à tout moment, je l'entendis adresser une invocation toute simple au bon Dieu, puis se tournant vers moi : Est-ce qu'il « casse » moins, maintenant? » Elle vivait ainsi : elle « jetait en Dieu toutes ses pensées », comme le demande l'Écriture, et le Seigneur « la nourrissait ».

Sa charité toujours grandissante l'avait fait entrer dans les hautes régions d'une contemplation très simple et tout aisée, et ses lumières accrues donnaient de nouvelles ardeurs à son amour. Elle eut, vers les dernières années surtout, une sainte passion pour la gloire de Dieu. Elle faisait tout pour la rendre resplendissante et tangible aux plus endurcis. Cette gloire était le terme de ses intentions les plus hautes et les plus pures : « *Elle ne faisait rien sans se demander si Dieu en serait glorifié*, assure un témoin très intime de sa vie, *on sentait qu'elle était prête à tout souffrir pour sa foi. Quand elle priait et faisait pénitence pour les pécheurs, elle désirait ardemment des conversions éclatantes et comme des miracles de repentir, pour que tout le monde reconnaisse la gloire de Dieu.* » La charité atteint ici ses sommets et va au centre même de son objet : le Bien divin et son triomphe.

Anne était si intimement unie à Dieu par l'amour, qu'elle ne faisait plus « *qu'un même esprit avec lui* », selon l'expression même de l'Écriture; elle souffrait véritablement du péché qui empêche le rayonnement de la divine Bonté dans les âmes, comme d'un mal personnel : offenser le Dieu de son cœur, c'était blesser son cœur même. C'est un signe nouveau que la charité chez cette privilégiée du Sacré-Cœur atteignit les intimes splendeurs d'une céleste amitié. « *Com-*

bien de fois ses yeux se sont remplis de larmes lorsqu'elle entendait parler du mal qui se fait dans le monde! Parfois elle était prise d'indignation en apprenant que quelqu'un ne faisait pas son devoir. Mais elle se reprenait très vite, la prière jaillissait de son cœur : O mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas... rendez-les bons! (1) »

Sans que personne autour d'elle eût mis en son cœur l'idée de la vocation, Anne voulut toute jeune se vouer au Carmel. Ce n'était point, en cette âme mûrie par une grâce singulière, un sentiment confus et comme instinctif. Cette pensée l'occupait profondément et signifiait le don total, l'holocauste de sa vie que Nénette voulait offrir à son Créateur. Quand on lui demandait le motif de sa décision : « *pour la gloire de Dieu* », répondait-elle avec cette conviction grave qui émanait d'une intelligence vive des choses divines. Elle parlait souvent de son dessein aux petites âmes qu'elle voulut conquérir à son idéal. Car elle eut ce singulier désir de donner à Jésus des épouses. Elle a fait partager sa vocation autour d'elle, et cette résolution qu'elle sut inspirer subsiste, vivante et ferme, malgré les sacrifices rares qu'elle comportera et qu'on envisage avec fermeté dans un âge bien tendre. A la fin, à force de redire à son Dieu qu'elle désirait le voir, elle se sentit exaucée sans doute : elle parlait du ciel à l'intime amie de sa jeunesse, comme d'une terre promise qu'elle devinait proche. Un seul regret la rattachait à la terre : sa vocation, la volonté de se donner, dans les austérités d'un cloître, à ce Jésus qui l'avait tant aimée et s'était livré lui-même pour elle. Aussi chercha-t-elle, avec une insistance étonnante, à persuader cette sœur de son âme à prendre sa place au Carmel, si elle venait elle-même à mourir. Émue encore au souvenir

(1) Mlle B.

d'une telle ferveur, cette confidente de la « petite sainte » ne savait comment traduire ce qu'elle avait tant admiré : « Nénette avait un amour de Dieu qui ne peut se dire! »

Tels furent les accroissements de sa charité. De cette enfant d'élection, comme on l'a écrit de saint François de Sales, nous pourrions dire que Dieu « avait répandu au centre de sa très sainte âme..., en la cime de son esprit, une lumière, mais si claire, qu'elle voyait d'une simple vue les vérités de la foi et leur excellence : ce qui lui causait de grandes ardeurs, des extases et des ravissements de volonté » parce qu'elle contemplait, avec « ces yeux illuminés du cœur » dont parle saint Paul, la ravissante beauté de son Seigneur. Elle jouissait de « la délicieuse union » de son âme avec son Bien-Aimé en l'oraison, et à la fin la lumière se fit vive à ce point, qu'elle ne voyait plus que Dieu en toutes choses : « Dieu est là », disait-elle, « puisque Dieu le veut », « puisque c'est pour sa gloire », « il faut beaucoup aimer le bon Jésus et tout faire pour son amour », « il faut tout offrir au bon Jésus. »

La paix de son cœur était divine, et de sa souveraine adhésion aux attraits de l'Esprit-Saint procédaient tous les mouvements de sa vie. Sa grâce la portait à tous les devoirs, et fortement, et suavement, avec une aisance qui se mêlait à ses rires et à ses jeux, à ses naïvetés d'enfant et à ses délicieuses tendresses. La divine Bonté avait mis en elle une charité parfaite, et la charité à son tour avait logé dans son esprit « tout le train des vertus », comme dit saint François de Sales; « elle les avait placées et rangées... avec un ordre admirable; chacune y tenait le rang et l'autorité qui lui appartenait...; et toutes produisaient leurs actions selon les occasions qui se présentaient, et à mesure que la charité l'excitait à cela doucement et sans éclat : car jamais elle ne faisait des mystères, ni rien qui donnât de l'admi-

ration à ceux qui ne regardent que l'écorce et l'extérieur. Point de singularité, point d'action, ni de ces grandes vertus qui donnent dans les yeux de ceux qui les regardent, et font admirer (1) », mais en tout le rayonnement d'une exquise bonté et d'une angélique candeur, d'une émouvante splendeur d'amour.

(*A suivre.*)

fr. Et.-M. Lajeunie, O.P.

(1) Cf. Lettre de sainte Chantal, *ibid.*, passim.

Les mystères joyeux du Rosaire [1]

I

L'Annonciation

Ecce ancilla Domini.
Et Verbum caro factum est.

La Sagesse Éternelle

Tandis que je parle des hommes à mon Père, que je l'enivre du parfum des grâces dont je suis revêtu, et l'incline plein de tendresse vers votre misère, le cœur de Marie s'ouvre amoureusement vers moi. Elle me séduit par la souveraine puissance de sa douceur intime, elle me blesse par sa beauté, elle m'attire par son amour; tous mes trésors lui sont acquis d'avance, *parce qu'elle ne vit pas pour elle, mais pour moi qui suis la vie de tout ce qui vit.*

Et voici qu'à l'heure même où Marie, pressentie par les appels de la grâce, se réfugie dans le grand silence du fond de son âme, la Trinité l'entoure soudain et l'illumine intérieurement d'une clarté sans défaut ni déclin. Gabriel, incliné sous le faix ineffable de l'Esprit-Saint, la salue pleine de grâce et il attend.

Le fidèle

Que votre humilité ne s'effraie pas, ô Vierge; que votre âme éblouissante de candeur ne se replie pas dans les

(1) D'après l'École mystique dominicaine du XIV[e] siècle.

profondeurs de votre néant. Je marche au milieu des orages, loin de mon salut, si vous vous dérobez, je tombe. Levez-vous sur le monde en détresse, ô vous, l'étoile!

La Vierge Marie

Mais comment cela se fera-t-il ?

L'ange Gabriel

Rien n'est impossible à Dieu.

La Vierge Marie

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole !

Jésus

Me voici! L'Esprit-Saint, qu'apportait Gabriel, s'est répandu dans le cœur embrasé de la Vierge, il en tire un peu de sang très pur, il crée mon corps, il lui insuffle mon âme :

Le Verbe s'est fait chair, il habitera désormais parmi vous. J'étais déjà parmi les enfants des hommes, mais jusqu'ici vous ne me connaissiez pas. C'est pourquoi j'ai voulu, sans quitter pourtant la droite de mon Père, vous manifester ma présence. Je m'enferme, par excès d'amour pour vous, dans l'obscure prison de la chair, je veux goûter à toutes vos amertumes ; moi qui me rassasiais des délices éternelles, je veux partager toutes vos misères ; moi, le prince unique qui conduit les mondes, je veux souffrir avec vous et mourir pour vous.

Le fidèle

Je me tourne vers toi, plein de gratitude, mon maître, mon ami, mon frère, et puisque ton amour pour moi t'a fait descendre jusqu'à mon néant, je veux à mon tour monter jusqu'à toi. Je t'appartenais déjà par la création, je t'appartiens de nouveau par la rédemption; je me

donne à toi deux fois. Je te soumets toutes mes intentions, je veux, comme la Vierge Marie, notre Mère à toi et à moi, laisser Dieu maître absolu d'exercer sur moi sa volonté comme il lui plaira. Et vous, Marie, rejaillissement de la grâce, donnez-nous donc accès auprès de votre fils. Qu'il nous reçoive, celui que vous nous avez donné, que votre pureté nous couvre de ses rayons pour lui plaire, que votre humilité nous excuse et que votre surabondant amour nous entraîne pour toujours dans l'abîme de feu de sa charité.

Pater, Ave.

II

La Visitation

Transite ad me omnes
qui concupiscitis me.

Le fidèle

Pourquoi tant vous hâter vers les montagnes de Juda, ô Vierge, et ne pas demeurer assise aux lieux saints de l'Annonciation pour mieux goûter, dans l'habitation intérieure, la jouissance de Dieu ? Pourquoi vous tourner vers le dehors, puisque la source immense sourd en votre sein? Le Verbe est conçu dans votre chair, les divins lointains d'autrefois se sont rapprochés, ils sont en vous. Demeurez dans le silence éternel à écouter la voix mystérieuse qui dit toutes choses en une parole.

La Vierge Marie

Le Christ soleil, du haut de son midi, à la droite de son Père a lancé ses feux dans les bas-fonds de mon humilité. Alors, des deux côtés de la vallée de mon âme, deux montagnes se dressent et grandissent, ce sont deux désirs : le

désir de louer et le désir de servir. L'Esprit de Jésus, qui fait de moi son tabernacle, me pousse au dehors vers la double activité de la louange et du service, car l'amour véritable ne saurait rester oisif.

Le fidèle

La pure contemplation n'est-elle pas plus sainte ?

La Vierge Marie

Le plus saint, c'est le plus aimant. La consolation intérieure est moins élevée que l'acte d'amour. Je ne quitte Dieu que pour Dieu, et Dieu est réfugié en moi ; c'est pourquoi ma paix contemplative n'est point troublée par mon activité. Quiconque n'unit pas dans sa vie la paix et l'activité n'unit pas la justice. Le plus grand des contemplateurs fut mon Fils, Jésus ; il fut toujours au service des hommes, et jamais la vision ineffable et perpétuelle ne diminue sa charité et son activité extérieure.

Le fidèle

Dites-moi donc, ô Mère, comment en allant saluer Elisabeth, votre cousine, vous avez intensifié dans la louange et le service votre amour contemplateur.

La Vierge Marie

L'amour est doué d'une aptitude merveilleuse pour suivre à l'instant tous les mouvements de l'esprit. Conduite par la lumière et non par les sens, je n'ai rien voulu garder de moi-même ni m'attribuer le grand don de l'Incarnation ; je ne m'étais pas attachée à Dieu pour en jouir ni pour le plaisir de mon esprit ; alors, pressée de charité, sous l'effusion du don, je courus porter ma surabondance d'Esprit-Saint dans la maison d'Elisabeth. La grâce qui était en elle lui fit reconnaître celle qui était en moi. Dieu rencontra Dieu et fit tressaillir Jean-Baptiste dans le sein

de sa mère, qui me salua « bénie » d'une vive exclamation. De cette fusion de grâce la source de ma charité rejaillit au dehors dans la louange extatique : *Magnificat anima mea Dominum...*

Le fidèle

Et que fut ensuite votre service ?

La Vierge Marie

L'humble et quotidien service de la maison de Zacharie, car ma cousine était avancée en âge. Je voulus aussi l'assister à la naissance de Jean-Baptiste et tout régler à ce moment dans son intérieur. Je savais, par l'Esprit, que tout acte de bonté, fût-il imperceptible, augmente en nous l'image divine, si la simplicité d'intention le rapporte à Dieu. C'est pourquoi, la miséricorde s'unissant en moi au don de conseil, je faisais l'aumône de moi-même à toute créature, et après m'être répandue sur toutes les nécessités qui m'entouraient, je revenais à la miséricorde elle-même dans le sein de Dieu.

Le fidèle

Donnez-nous donc, ô Mère, votre amour actif et paisible dans le recueillement, dans la louange et dans les actes de miséricorde.

Pater, Ave.

III

La Nativité

Dedit eis potestatem filios Dei fieri.

Le fidèle

Il ne te suffisait donc pas d'être mon maître, mon créateur, mon protecteur, tu voulus encore, ô Jésus, devenir mon rédempteur et mon frère. Tu voulus prendre ma

chair et mon sang, te faire mon compagnon pour me tenir la main et me frayer la route du retour vers ton Père. Toi qui n'avais besoin de rien, tu t'es fait si pauvre, tu as goûté si pleinement l'excès de la misère qu'à l'heure où tu naissais pour moi, tu n'avais pas même ce modeste berceau qu'on prête aux indigents pour recevoir leurs nouveaux-nés. Tu refusas celui que Marie t'avait préparé avec une tendresse si pieuse dans sa maison de Nazareth, et tu vins la surprendre en voyage, à l'heure de son plus grand dénuement, au milieu de la nuit.

Jésus

Ne voulais-je pas, puisque je t'aimais, descendre jusqu'aux plus bas-fonds que puisse habiter un fils des hommes, afin de faire de toi un fils de Dieu ?

Le fidèle

Je t'adore dans l'étable, ô grand Roi, devenu mon frère; je t'adore parmi les animaux, dans une crèche, à demi caché dans le foin, presque confondu avec lui, comme si tu consentais à devenir la pâture des bêtes. Dans ma misère et mon exil, je me tourne vers toi, petit enfant de la crèche, puisque je n'osais ni ne pouvais te rencontrer dans ton palais de délices, au milieu de la cour des anges. Mais je t'en supplie, doux frère, apprends-moi donc à profiter de tes abaissements; comment deviendrai-je un véritable enfant de Dieu, puisque ta nativité m'en donne la puissance?

Jésus

Pour venir à moi, pars aussi en voyage. Deviens étranger à toi-même par l'abandon de tes sens et laisse-toi conduire par l'Esprit-Saint. Sois comme en exil au milieu du monde, ne t'extériorise pas trop, fuis les conversations indiscrètes et les dissipations de toute sorte.

Viens encore à moi dans le dénuement le plus complet

qu'il te soit possible. Donne-moi tout, ton cœur et ta vie; n'attends plus de soulagement et de secours de personne, sinon de moi qui seul peux te comprendre et t'aimer parfaitement; abdique ta volonté, et cherche partout à connaître la mienne, je te donnerai la force de l'accomplir. Enfin viens à moi à minuit, c'est l'heure froide et désolée, l'heure du grand silence nocturne, l'heure à laquelle je viens. Crée-la en toi, cette heure de grand silence et de nuit, par un recueillement intime, chasse les images qui t'agitent, les fantômes qui te troublent, fais le vide en toi, oublie tout pour m'attendre et m'accueillir dans la foi nue; je t'apparaîtrai dans le secret : *in medium silentium*... Lorsque toutes choses gardaient un profond silence et que la nuit était arrivée au milieu de son cours, dit l'Écriture, il me fut dit une parole cachée.

Le fidèle

Me voici, loin de tout, t'abandonnant tout, seul en ta présence, sous la garde invisible de Marie, prions ensemble notre Père qui est aux cieux.

Pater, Ave.

IV

La Purification

Oblatus est quia ipse voluit.

Le fidèle

Immaculée, intacte et toute chaste, je vous salue, Marie. Vous êtes la porte qui ouvre le ciel; recevez mes pieuses louanges, ô Mère altissime, tant chérie du Christ. Faites purs mon âme et mon corps, car tendrement mon cœur et

ma bouche s'ouvrent pour vous implorer. Par votre intercession si douce, obtenez-moi l'éternel pardon, ô clémente, ô tendre, ô douce Vierge Marie !...

La Vierge Marie

Pourquoi éprouves-tu le besoin de me chanter l'*Inviolata*, cette douce antienne?

Le fidèle

Parce que je suis saisi d'admiration pour l'humilité qui est en vous et vous porte, ô Reine de pureté, à venir vous purifier au temple comme les femmes souillées. Vous et votre divin Fils vous échappiez à la loi de Moïse puisque vous étiez née sans tache et que vous nous aviez conçu le Verbe-Lumière, le Dieu de Moïse et de tous les législateurs. Vous avez voulu cependant vous soumettre et soumettre votre enfant au rite consacré qui ne vous concernait pas. Mon cœur s'émeut de vous rencontrer au pied de l'autel d'expiation par soumission à toute créature; c'est pourquoi je viens à votre rencontre avec toute ma foi qui brille comme un flambeau spirituel et je vous chante, ô toute pure !

La Vierge Marie

Ta louange me plaît et fait sourire mon Fils, mais l'imitation nous plaît à tous deux encore davantage. Tiens-toi donc comme nous dans une humilité profonde, car, de toi-même, tu n'es capable que de mal. Réfugie-toi dans le temple de ton cœur, au plus profond et au plus intime, et là, dans l'ardeur de ton amour, offre-toi à Dieu notre Père, comme une hostie entièrement soumise et prompte à procurer sa gloire. Ce Fils est si aimable que le Père ne peut rien aimer en dehors de son Fils et qu'il aime, en son Fils, tous ceux qui lui sont unis.

Le fidèle

Déposez donc en mes bras votre petit enfant, ô Mère;

c'est en le pressant sur mon cœur, comme Siméon ; c'est en le couvrant de baisers aimants que je veux me présenter devant le Père céleste pour consommer mon offrande. Le cœur tout réjoui de la présence du Sauveur, je me tourne maintenant vers vous, mon Dieu, mon Maître, je m'abandonne sans réserve entre vos mains paternelles, et je vous supplie de faire jusqu'au bout votre volonté sainte en moi, et en tous ceux qui me sont chers. J'unis ma pauvre offrande à celle de Jésus qui repose sur l'autel de mon cœur; que par lui tous les membres de l'Église soient dirigés vers ce qui leur est le meilleur et le plus salutaire; que la conversion et le salut luisent sur les pécheurs et que dans les ténèbres brûlantes du Purgatoire tombent les clairs rafraîchissements de votre miséricorde. Je ne suis pas seul à vous demander ces choses, ô Père; Jésus, mon Sauveur, les veut en moi et avec moi.

Pater, Ave.

V

Le Recouvrement au Temple

Regnum Dei intra vos est.

Le fidèle

Vierge Marie, ma mère, vous qui « conserviez dans votre cœur » toutes les actions de votre fils, dites-moi, je vous en prie, le sens caché de sa perte dans le temple.

La Vierge Marie

Nous n'avons pas perdu Jésus dans le temple, mais dans la multitude où nous l'avons ensuite cherché en vain. Mon Fils n'est pas au milieu des parents, des connaissances, de l'activité des actes extérieurs; il est au fond de l'âme que

représente le temple, et c'est là qu'il enseigne. L'Esprit-Saint disait par la bouche d'Osée : « *Je conduirai* (mon épouse) *dans la solitude et je lui parlerai au cœur.* » Le Verbe éternel, en effet, n'est proféré que dans la solitude, dans cette solitude où l'homme, après s'être quitté lui-même et avoir quitté toutes choses, est vraiment exilé dans le désert. C'est loin de toute consolation des créatures, dans l'abjection, l'humilité, le mépris de nous-même que se trouve la vraie paix de l'esprit, propice à l'enseignement de Jésus.

Le fidèle

Mais avant de rencontrer le Sauveur, dans la solitude du cœur, on se sent abandonné, non seulement des créatures, mais de Dieu même, et c'est un supplice affreux.

La Vierge Marie

Lorsque Jésus est absent, on croit qu'il est parti pour toujours, et dans l'âme qui ne peut rencontrer Dieu et cependant ne peut se passer de lui, s'élève la tempête de l'insupportable. Et pourtant rien n'est plus utile à l'âme que cet état qui brise en elle toutes ses puissances naturelles et ouvre tout grand le passage à Dieu.

Le fidèle

Comment sentir la présence de Dieu quand il revient?

La Vierge Marie

On ne le sent pas toujours ; c'est pourquoi tant d'âmes se découragent. Le retour de Jésus ne dépend pas de nous, mais de lui. L'esprit souffle où il veut. Il ne s'agit pour l'âme que de se garder dans le vide d'elle-même; Dieu, comme la nature, a horreur du vide, il ne peut voir un cœur dépouillé sans l'envahir aussitôt, et cela, au moment même où l'on se croit un grand pécheur, alors qu'on est un grand martyr.

Le fidèle

N'est-il pas un signe auquel reconnaître le recouvrement de Jésus?

La Vierge Marie

Il en est plusieurs ; l'un des plus certains est celui-ci : lorsqu'une âme est envahie par Dieu, toutes les créatures la mènent à lui, aucune n'est capable de l'arrêter dans son élan. De même qu'après avoir fixé le soleil, nos yeux voient sur toutes choses sa tache lumineuse, ainsi l'âme fixée en Dieu le voit partout et reconnaît sa main dans tout ce qui lui arrive.

Le fidèle

Arrivée à ce degré, l'âme peut-elle enfin se reposer complètement?

La Vierge Marie

Non, car la nature humaine est pécheresse. Le repos du cœur et de l'esprit en Dieu ne doit jamais nous dispenser des actes de pénitence et surtout des actes extérieurs de bonté. Le repos qui supprime l'effort, la vertu, la recherche toujours plus serrée de Dieu, conduit à l'orgueil et à l'inquiétude qui ne finit pas.

Le fidèle

Prenez-moi donc par la main, ô Mère, pour me faire sans cesse trouver et retrouver votre Fils dans le renoncement, le recueillement, la foi en la grâce.

(D'après l'École mystique dominicaine du XIV[e] siècle.)

Adaptation de R. Zeller.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Chronique de Liturgie

I. Pour l'union et la paix des âmes sous le manteau de l'Église. — Une même prière en des rites divers (Molien — D. Moreau). — Un même jour sacré que tous donnent à Dieu (D. Dumaine). — Une même vie de louange dans l'exercice de la foi (P. Mortier), préparant la louange dans la vision (D. van Houtryve).
II. Pour une intelligence plus parfaite de la liturgie : investigations, éclaircissements et précisions historiques. — Memento des Revues.

Le monde qui cherche la paix sans la demander au « Roi pacifique » la cherche en vain. Il se débat en efforts misérables ; il se discrédite par des promesses menteuses, et, tandis qu'il prétend offrir la liberté à toutes les puissances du mal, il sape les assises de l'ordre et entretient les haines qui divisent les âmes autant qu'elles entravent la vie des peuples.

La paix cependant lui est offerte, la véritable paix que réclame et qu'apporte le règne de Dieu. Il la repousse d'un geste de pharisaïsme. Il la repousse, mais elle se présente partout à sa vue, lui rappelant de façon importune et candide cette recommandation que le Seigneur laissait à son Église avant de s'étendre sur la Croix : vœu suprême et mot d'ordre auquel il faut tout sacrifier : *ut unum sint.*

Pour assurer la paix contre les passions de l'homme, l'Église ne suscite pas la force, elle suscite la foi : *una fides*, et en cette foi la communion active des âmes, la source des abnégations nécessaires, le principe des dévouements mutuels. Pour maintenir la paix, elle montre sa puissance hiérarchique et l'ordre sacré de sa maison : *unus ordo vivendi.* Elle a l'autorité, elle a

aussi la charité. Mettre l'ordre en toutes choses et ramener par là toutes choses à Dieu. Et de ce point de vue, il n'est rien que l'Église n'explique lumineusement des questions dont l'homme s'inquiète, rien qu'elle ne prouve juste et sage, pour satisfaire à ses intimes désirs. Créature de Dieu, elle rend justice à Dieu d'abord, avant de demander la bénédiction sur ses activités ; justice et amour, c'est-à-dire un culte filial. En définitive c'est à cela qu'elle invite persévéramment l'humanité.

Rien de plus pacifiant que le culte de l'Église, qui est notre liturgie, rien de plus rassurant, rien de plus vivant. Dans l'arbre de l'unité aux mille rameaux, elle est la sève. Comme la sève circule et pousse la vie vers la hauteur, la liturgie groupant les âmes dans l'âme de l'Église les met en action, les élève jusqu'aux réalités de l'ordre surnaturel et les maintient là, *in conspectu Domini*. Attentive à son objet, tout levain de discorde entre les âmes et dans chaque âme lui répugne. L'ambiance d'adoration et de sincérité dans laquelle elle se meut, combien cela nous éloigne de tout ce qui est vil...

Mais si l'on a pu dire que la liturgie apaise « en berçant », ce qui répond à son extrême souplesse et délicatesse, on doit souligner davantage encore qu'elle pacifie en disciplinant. Avant tout, hommage et prière collective : hommage dont la dignité participe de celle du sacrifice rédempteur ; prière qui unifie les fidèles sans gêner l'effort légitime mais humble de leur personnalité. Car cette prière est pleine de confiance, d'effusions et de respect (1). Un amour toujours riche et nouveau, clairvoyant et docile, que l'Église y laisse parler à son aise, la rend variée sans cesser d'être discrète. Ces formules officielles, mais si peu stéréotypées, transmettent la doctrine immuable et s'adaptent aux âmes diverses. Elles proposent beaucoup, imposant à peine : enseignement direct qui fleurit en adoration. C'est pourquoi la liturgie suffisait durant de longs siècles à guider la dévotion privée, qui s'y trouvait satisfaite et y apprenait à demeurer catholique d'aspirations, point réflexe (2). Outre sa grâce propre, elle avait, pour unir les

(1) « Oratio non solum instruat postulare, sed etiam sit informativa totius nostri affectus » (II^a II^{ae}, q. 83, a. 9). Ce qui est dit du *Pater* par saint Thomas, nous pouvons le dire de la prière de l'Église en général.

(2) « Cultus Deo exhibemus non quia ipse hoc indigeat, sed ut in nobis firmetur etiam per sensibilia opinio *vera* de Deo » (*Cont. Gent.*, III, 20).

générations successives, la divinité de l'Écriture, la simplicité des saints, l'efficacité du Sacrifice, la saveur des âges de foi et enfin, car elle est antique, ce timbre du passé qu'ont toujours pu rendre et que rendent encore les voix qui ne se cherchent pas.

Son action sociale, longtemps manifeste et qui l'est restée en tant de circonstances, se fait d'autant plus désirer que l'esprit individualiste a pris racine dans la société. Qui donnerait mieux que la liturgie, parce que avec plus d'autorité et de réserve, le goût de l'ordre et le sens de la liberté? Et le courage patient de l'effort collectif, qui l'inculquerait mieux qu'une prière commune exprimant l'élan d'une même foi? Nulle part le chrétien n'entend aussi bien qu'il est membre du corps du Christ, et qu'à la vie de ce corps tous doivent participer unis... On ne se sanctifie pas seul...

Avec cela une multiplicité de thèmes quasi infinie dans cette prière, « circumdata varietate », où tous puisent leur dévotion au service du Seigneur. La foi s'étant dès le principe attachée à Dieu par le Christ Jésus médiateur et rédempteur, la liturgie devait suivre pas à pas ce divin Sauveur, ce modèle, dans sa vie terrestre et dans sa gloire. Elle s'est placée en effet sur le Calvaire, au centre de tous les temps, et de là, rayonne partout où, soit en préparations soit en figures, le divin sacrifice est commémoré. Ainsi, de l'autel où se célèbre la sainte messe, on voit se dérouler le cycle de l'année liturgique ramenant aux yeux de tous un même visage, parlant à tous d'une même Vérité...

Ouvrirons-nous maintenant ce livre sur *La prière de l'Église* (1) auquel, en écrivant ceci, nous ne cessons de penser? Un peu longuement peut-être, nous nous sommes arrêtés au seuil de ce bel édifice; c'était afin de prendre goût à la visite et qu'elle devînt plus attentive, plus fructueuse. Il faut l'entreprendre, ami lecteur; mais nous ne la ferons point ensemble, pour deux raisons. L'ouvrage de M. Molien est un « manuel », c'est-à-dire un arsenal, un résumé écrit avec beaucoup de clarté, beaucoup d'exactitude, appuyé sur une documentation abondante, minutieuse, où l'on sent la connaissance des textes anciens et surtout la fréquentation assidue des écrits les plus récents et les meilleurs.

(1) A. Molien, *La prière de l'Église*, t. I : Messe et heures du jour; t. II : l'Année liturgique; 528-618 p. Letouzey, 1924.

Qu'il s'agisse de la messe (1) étudiée dans tous ses détails à l'aide — historique et liturgique — des *Ordines romani*, des sacramentaires et des auteurs qui, de nos jours, les ont exploités avec sagacité et une sorte de génie divinatoire comme Dom Cagin, avec réflexion et limpidité comme Dom Cabrol ; qu'il s'agisse de l'Année liturgique présentée dans toute son ampleur (2), surtout par l'histoire, on éprouve souvent la satisfaction de retrouver ou d'apprendre le dernier mot de la question. Bref, les conclusions que formule de jour en jour une science liturgique très active sont notées ici et utilisées d'une manière consciencieuse. Il n'y a pas, à notre avis, en ce genre, de livre plus sûr dans l'ensemble, de livre mieux fait. Sans doute les conclusions historiques adoptées, parfois toutes proches de la conjecture, pourront subir des retouches ; l'auteur devra s'attendre, sur des questions de détail, à la nécessité d'une mise au point périodique. Par exemple, l'origine des fêtes, l'origine des temps liturgiques (3), réservent peut-être des surprises, et tout autant, l'explication symbolique ou le sens profond de tel rite de la sainte messe — car dans ces parages on tâtonne un peu.

D'autre part, si l'on trouve grand intérêt à lire ces volumes et véritable profit dans la clarté de leur exposé, on ne doit guère songer à y glaner des remarques neuves et originales.

(1) On ne peut tout mentionner. La question du Canon est particulièrement bien présentée ; celle de l'Épiclèse, clairement résumée, quoique la lumière n'y paraisse pas faite de tous points, et pour cause...

(2) Il s'agit du propre du Temps. Quelques modestes remarques : L'étude sur le Carême est soignée, mais quoique Grisar et D. Morin soient de bons guides, l'auteur aurait pu mettre à profit l'ouvrage de Dom Schüster, ce qui lui eût permis de noter bon nombre d'allusions archéologiques ou locales ou historiques dans les messes quotidiennes commentées trop rapidement. D'autres observations eussent intéressé : par exemple, les relations de pièces liturgiques entre elles dans ces messes de Carême ou celles d'après la Pentecôte. Trop brèves également les pages consacrées à la Septuagésime, au début de la Semaine Sainte — et on a l'impression que l'Octave de la Pentecôte passe bien vite, alors que la fête du Saint-Sacrement est si royalement partagée.

(3) Au sujet des Quatre-Temps, un article, que nous espérons analyser plus loin, de M. Callewaert, pourrait suggérer quelques modifications. — Et alibi...

Ce n'est point là matière à reproche, l'auteur s'étant proposé de faire « un livre d'étude pratique qui serve pour la prière publique dans la maison de Dieu et pour les exercices privés de la vie domestique (1) », un livre qui aide à comprendre le rituel et le missel, assez clair pour être suivi par tous, assez complet (2) pour être utile au plus grand nombre.

Certainement, il a réussi son œuvre telle qu'il la désirait, et, tout en remarquant qu'une étude plus intime, plus intérieure, des livres liturgiques eût peut-être donné davantage, nous devons lui en savoir gré franchement. Qu'une œuvre aussi solide et d'aussi bon esprit pénètre dans les séminaires, on en verra sans peine les résultats heureux pour la science liturgique, pour la prière liturgique, pour l'affinement du sens catholique. Si elle a moins de charme, moins de pénétration, moins de finesse, moins de spontanéité que l'*Année liturgique* de Dom Guéranger, elle inculque des notions très précises, pourra être initiatrice et saura développer, à sa manière, un grand amour des mystères chrétiens et du sacrifice eucharistique, un attachement filial à l'Église, gardienne, par sa liturgie, de l'union et de la paix.

Ne pouvons-nous pas attendre le même éminent service — ici d'ailleurs l'union est directement souhaitée — de l'étude très actuelle et personnelle de Dom Moreau? (3) Dans les *Liturgies eucharistiques*, il faut voir les rapports qu'ont entre eux les rites vénérables de l'Orient et de l'Occident pour la célébration de la messe; le résultat précieux que cette intelligence peut apporter à l'étude du rite latin; enfin le rapprochement des cœurs sollicité par les recherches et les comparaisons entre les deux branches de l'unique Église.

(1) Le missel n'y est pas reproduit, bien entendu; mais aucune expression latine n'est laissée sans traduction. Cela est bon... hélas!

(2) L'auteur ne s'occupe que de l'Occident; lacune qu'il ne peut guère combler; que comblera Dom Moreau. Mais l'extension de la liturgie romaine est suivie sans défaillance. — Si nous en croyons la préface, un 3e volume paraîtra dans la suite, traitant des sacrements et sacramentaux. Fort désirable, à condition que le rituel et le pontifical soient, enfin, bien traités, c'est-à-dire comme l'a été le missel. Mais alors, ce beau titre de l'ouvrage : « Prière de l'Église », ne deviendra-t-il pas quelque peu étroit?

(3) *Les liturgies eucharistiques*, notes sur leur origine et leur développement, par Dom Josaphat Moreau, O. S. B. Vromant, 1924.

Et tout cela, nous l'y voyons en effet. Après un large avant-propos qui justifie la variété des rites dans l'unité de la foi, affirme l'attachement des Orientaux à leur liturgie et aussi la malice, plus souvent la naïveté des préjugés, l'auteur établit la comparaison des différents rites de la messe. Cette étude comparative, qui ne compte pas moins de cinquante pages, mérite assurément l'attention. Elle est remplie d'observations instructives, émaillée de notes et lumineusement soutenue par des tableaux synoptiques où six rites divers sont confrontés. De tous ces renseignements, de toute cette lumière on ne peut que louer l'auteur ; on serait mal venu à déclarer qu'il reste néanmoins des lacunes... mais il est impossible que les profanes ne trouvent pas ici instruction, intérêt et une sorte d'émerveillement comme devant l'inconnu ; tandis que les autres liront sans doute avec plaisir les remarques ingénieuses, parfois inattendues.

En face du rite byzantin qui a si peu varié qu'il est de nos jours substantiellement ce qu'il était au IV^e^ siècle, et même plus avant, Dom Moreau place la réplique des déformations qu'ont subies les rites de l'Occident : ambrosien, gallican, mozarabe — et plus que tous le romain, « à cause peut-être de sa vie intense ». La Synagogue lui servant pour ainsi dire de base d'opération et le Byzantin de fil conducteur, il soupèse les autres, les considère, les compare, les réordonne. Il essaie de la sorte une reconstitution logique du canon romain dont l'unité primitive, visible à la réflexion, est brisée mainte fois dans la forme actuelle. « L'ensemble de ces prières... magnifiques, est loin de faire un tout où l'esprit puisse saisir la suite logique des pensées et des faits, dit-il ; mieux vaut essayer de remettre dans leur cadre primitif, que la Synagogue et la liturgie byzantine nous ont donné, chacune des pièces dont se compose notre anaphore. » Et il est certes regrettable que cette belle unité soit perdue.

Suit une description détaillée, avec commentaires et photographies, de la messe grecque dans la liturgie de saint Jean Chrysostome et dans celle de saint Basile. Clarté parfaite. Le texte grec n'est pas donné, parce qu'on le trouve ailleurs facilement ; mais les nombreuses références patristiques et scripturaires qui noircissent le bas des pages seront d'autant plus précieuses que jusqu'ici elles n'avaient été recherchées que dans une faible mesure. Quelques appendices sur la liturgie de

la Synagogue. Quoi que l'on puisse dire de la marche générale de ce livre, indécise par endroits, malgré l'encadrement précis, on conviendra volontiers qu'il est riche, exubérant de bonne science, qu'il vient à son heure (1) — après l'avoir attendue — et qu'il porte, en même temps qu'une dilection ardente de la sainte messe, une note catholique très accentuée.

Le sacrifice réalise l'union. La prière, qui en découle, fait descendre la paix. Il y a une paix rituelle, une trêve générale au labeur des hommes qui dépend aussi de la liturgie. C'est de droit naturel, que certaines vacations périodiques permettent aux humains, exempts de soucis et de travaux, de consacrer, de sacrifier une journée au culte de la divinité. Toujours il en fut ainsi ; mais quels étaient ces jours de fête et d'hommage?... L'Ancienne Loi réunit un peuple dans l'observation du sabbat ; l'Église a réuni tous les peuples dans l'observation d'un autre jour, sanctifié par le triomphe du Seigneur : *le dimanche chrétien* (2).

Le dimanche confisque l'activité individuelle et l'activité

(1) Le Saint-Siège, qui vient d'adresser une lettre bienveillante à l'auteur, manifeste ses désirs et ses projets avec une trop particulière insistance pour que nous omettions de les noter ici. Il n'y a pas si longtemps — mai 1923 — qu'une approbation très nette de la Congrégation Orientale encourageait Mgr Szeptycky, archev. de Léopol, à poursuivre son œuvre d'apostolat des Ruthènes par la vie monastique et liturgique, avec le concours souhaité des fils de saint Benoît. Elle insistait sur la pratique de la liturgie et l'observance intégrale du rite byzantin ; car « union », ceci est bien dans la pensée de Rome, ne signifie pas « absorption ». Or le 21 mars de cette année S. S. Pie XI honorait l'Ordre bénédictin d'une invitation directe et plus précise : à savoir, de s'employer activement par la prière, et, dans la mesure du possible, par des préparations spéciales, à la fondation d'une Congrégation de rite slave ; « parce que cet Ordre a gardé très fidèlement les préceptes que lui ont légués ses ancêtres, en particulier l'amour de la liturgie... ce qui rend les bénédictins singulièrement aptes à la réconciliation de nos frères dissidents ».

(2) Dom H. Dumaine, *Le dimanche chrétien*, Société d'Études religieuses, 5, rue Leys, Bruxelles, 1923. — Le R. P. Dumaine avait donné un bel article « Dimanche » au *Dictionnaire d'archéologie*. Ce volume le reprend, mais en le modifiant sensiblement, en particulier pour l'institution du dimanche qui lui semblait apostolique. Inutile d'insister sur l'intérêt, même pratique, de cet ouvrage, ne fût-on pas entièrement convaincu.

sociale au profit de Dieu, et il jette en retour le voile d'un repos paisible sur tous ses fidèles. Quelle est l'origine du dimanche, quels sont ses caractères principaux? Dom Dumaine va nous le dire dans un petit livre curieusement composé, mais fort travaillé et fort sympathique. Veut-il étayer une thèse, veut-il seulement rendre attrayante une hypothèse? En tous cas, on ne peut le complimenter d'avoir reporté en bloc, à la fin du volume et en dehors de son exposé, ses abondantes notes, c'est-à-dire une grosse part de ses arguments. Cela n'est pas commode pour le lecteur curieux.

Moyennant cette mortification, tout s'arrange, et on lit peut-être plus placidement. Un chapitre solide et bien venu de droit naturel : le fondement du précepte. C'est, nous l'avons dit et personne n'en doute, la loi naturelle qui oblige l'homme à consacrer au culte de Dieu une part du temps de sa vie. Ce témoignage, parce qu'inéluctable, doit être public. A l'autorité sociale, en accord avec l'autorité religieuse, d'en fixer les circonstances. A Dieu d'en déterminer la fréquence par une loi positive. Dieu a donné aux nations civilisées la semaine. Savamment, l'auteur montre que la semaine n'était pas, tant s'en faut, universellement connue des anciens peuples. Elle fut depuis Moïse une institution du peuple de Dieu, et sa diffusion par Israël dans le monde romain fraya la voie à la semaine, non plus sabbatique, mais chrétienne.

Comment donc se fit la substitution? par quelle autorité le dimanche devint-il jour sacré et de précepte? On remarque qu'au Concile de Jérusalem il n'est pas fait mention de la loi du Sabbat. Saint Paul prescrit ici des quêtes, là rompt le pain au « premier jour de la semaine », et saint Jean aura une vision « le jour dominical ». La *Didaché* insiste sur « le dimanche du Seigneur », que saint Ignace, enfin, oppose au sabbat. Jour authentique de l' « Eucharistie », jour daté de plusieurs appellations, jour — c'est le chapitre V et on le notera — jour choisi de Dieu.

Le sabbat est abrogé; la semaine, qui faisait corps avec lui, n'est plus qu'une division commode, on pourra la reprendre sans rendre les armes au judaïsme. Et les Apôtres consacrent : le premier jour de la semaine. Est-ce institution médiatement ou immédiatement divine? Dom Dumaine penche vers l'origine divine du dimanche. Avec soin il additionne les preuves — peut-on le dire? — les coïncidences remarquables : les tra-

ditions, cette attitude du Seigneur « maître du sabbat », cette universalité immédiate de l'observance, cette déférence de l'Église (1) qui semble veiller sur un ordre ou un conseil qu'elle a reçu et que la tradition orale des apôtres a imposé...

Qui lira, jugera. Tous penseront, du moins, que l'étude portait en elle sa récompense, et ils fermeront le livre à regret, emportant cette forte conviction que le dimanche ne saurait être jour de joie s'il n'est jour de culte et jour de paix pour les hommes, jour de paix entre eux que s'il est véritablement « jour du Seigneur ».

La paix! C'est encore de paix que nous parlent les saints que l'Église honore de son culte (2). Paix conquise par l'exercice héroïque des vertus théologales et de beaucoup d'autres vertus. Les saints ont vécu dans le mérite de la foi. Arrivés au terme par des moyens accidentellement divers, formellement identiques, ils nous pressent de nous unir pour achever ce qui manque à la Passion du Christ et arriver à la plénitude.

L'Église loue Dieu par les mérites de ses saints — elle loue Dieu des saints qu'il lui a donnés. Ils sont sa joie : lui donnant d'être une mère parfaite qui reconnaît en eux, trait pour trait, la figure de son Époux qui est comme le visage humain de Dieu. Elle en tressaille et montre ces enfants-là. Eux lui rendent témoignage. Leur vie proclame sa vérité, et elle laisse une trace lumineuse parmi les hommes, elle laisse des droits sur Dieu même. Les saints sont la défense de l'Église; ils établissent la communion entre la terre et le ciel. Dans la foule de ces élus ; il y a les officiels, marqués de leur héroïsme comme d'un authentique, reconnus par l'Église qui atteste que leurs miracles sont la signature de Dieu. Avant de les fêter, elle les passe au crible. Son crible est fin, de plus en plus. Mais il y aura toujours des saints dans l'Église. Son fondateur lui est garant que cette note ne lui sera pas enlevée.

Tout cela, le R. P. Mortier nous le transpose en portraits variés et vivants. Il parle du culte, de la canonisation, des

(1) C'est sans doute ce qui frappe le plus; mais il nous semble qu'il ne s'agit que de présomptions. Une seconde édition est désirée pour que les petites imperfections... et les fautes disparaissent.

(2) R. P. Mortier, *La liturgie dominicaine*; t. VII et VIII, Sanctoral; t. IX, Usages. Desclée, Lille, 1924. Le t. IX termine ce beau travail, mené rapidement.

étapes de la procédure, de la gloire des saints. Et l'on voit se profiler d'admirables personnages qui, tous, ont leur physionomie accusée, mais tous, invariablement, ont fait l'unité en eux. Les récits de l'auteur sont alertes et fermes. Il est l'historiographe de son Ordre, et des saints de famille il parle avec amour. Même il y met grand enthousiasme, ce dont il ne saurait se défendre. Tous ses héros, martyrs ou confesseurs, vierges, docteurs, Catherine, Thomas, Dominique, reflètent lumineusement les traits de leur Maître; oui, lumineusement, car ils portent l'étoile sur leur front pur et dans leur cœur cette devise de saint Pierre : « *Animas castificantes in obedientia veritatis* » (I Petr., I, 22)...

Sans doute ils furent saints, direz-vous, et la liturgie les revendique. Mais les eût-elle conduits aux sommets qu'ils ont atteints? Par le Sacrifice, par le Sacrement elle porte grâce; elle conduira la collectivité au devoir du culte; — ne gênera-t-elle pas, elle si impersonnelle, les efforts intimes de l'individu, n'entravera-t-elle pas la contemplation ? Et plus encore : entre vie mystique et liturgie n'y a-t-il pas une sorte d'antinomie? Évidemment non — et la question ne se poserait pas si les définitions étaient bien données. La liturgie c'est le culte de l'Église tout entier; non pas seulement le décor, mais l'hommage extérieur et officiel traduisant la pureté de l'adoration; c'est l'exercice authentique de la vertu de religion avec la contribution de toutes les puissances de la nature. La contemplation, qui est l'acte principal de la vie mystique, est une intuition simple de la vérité qui se fait sans effort de l'esprit. La racine en est la connaissance analogique de Dieu, qui, accompagnée d'un attrait puissant, détermine dans la volonté un mouvement affectif et aboutit à une union toute d'amour. D'où admiration et délectation paisible. Si la contemplation emportait nécessairement des faveurs extraordinaires, si elle était marquée absolument par une ligature des puissances, si elle était une sorte de charisme réservé à l'élite, on ne pourrait guère la concilier avec la liturgie. Mais la vertu de religion ne s'épanouit-elle pas dans le don de piété « qui fusionne l'amour, cause motrice de la vie mystique et la glorification, fin propre de la liturgie »?

Que la liturgie ait une aptitude singulière à être le point de départ de la contemplation, « à la provoquer en transportant en nous des attitudes d'âme contemplatives », cela ne fait pas

doute. Elle est bien la méthode de l'imitation du Christ, de la transformation graduelle de l'homme dans le Christ. « Pas de vie d'oraison plus parfaite que celle qui s'exhale en chants de louange. » Mais mieux qu'une amorce pour l'oraison contemplative, « on peut retrouver dans le culte public les caractères de la prière mystique. Sa célébration peut être caractérisée par le mode d'agir dû aux dons du Saint-Esprit ». Et cela est si vrai, qu'on dirait avec raison que nul plus que l'âme contemplative n'est apte à saisir la liturgie dans sa réalité profonde.

Si l'on veut décrire la vie mystique, on voit que sous l'influx d'une force nouvelle le mode d'agir de l'âme devient proprement divin. Afin de le permettre habituellement, Dieu revêt l'âme de ses dons. Or, la liturgie, « continuatrice de Jésus, est un terrain d'éclosion pour les dons du Saint-Esprit ». Enracinée dans un amour passif de Dieu, l'âme trouvera dans la liturgie, affective de sa nature, « l'éveil et l'entretien de cet amour, et l'aide du sentiment de la présence divine ». Et soit dans la préparation à l'état mystique, soit dans les fruits de la vie mystique, la liturgie aura son rôle...

L'ouvrage que nous suivons depuis un instant ne s'arrête pas en si beau chemin. Voulant à la fois analyser la vie mystique et montrer les aptitudes de la liturgie à se concilier avec elle, l'auteur, qui est docte et qui, pour la satisfaction et la sécurité de tous, parle formellement, poursuit en traitant de la contemplation « connaissance et amour ». Sur le « rôle de l'amour », sur la contemplation « formellement acte de connaissance », sur « l'intuition contemplative (1) » — que manifestement peut favoriser la liturgie, car elle procède intuitivement, elle — sur tout cela, rien à reprendre. Dom Van Houtryve s'appuie sur une documentation très vaste mais excellente. C'est à Jean de Saint-Thomas, à saint Thomas lui-même, à saint Grégoire, qu'il s'adresse de préférence, ainsi qu'à sainte Thérèse et aux maîtres qui donnent ici même un enseignement dans le sens de la tradition.

La troisième partie du livre : don de piété et liturgie, devrait

(1) La raison du caractère mystérieux de la connaissance mystique est que ce regard simple sur la vérité divine, cette attention pleine d'amour à Dieu présent à l'âme n'est pas une intuition strictement dite, une perception immédiate de Dieu. Cette connaissance, relativement intuitive, ne rompt pas tout lien avec le mécanisme psychologique d'ici-bas (p. 175).

être suivie attentivement. Le lecteur nous excusera de l'y renvoyer tout simplement et de lui recommander, comme plein d'intérêt, comme généralement juste dans l'expression et, à part quelques rapprochements forcés et un certain manque de cohésion, comme solide et utile, ce petit traité d'un moine qui a pour titre : « *La vie dans la paix* » (1).

*
* *

Une nouvelle édition de la *Bible* du chanoine Crampon (2) vient de paraître et mérite d'être signalée. Elle était attendue depuis la fin de la guerre, et le besoin s'en faisait vivement sentir. Elle a perdu un certain nombre de fautes d'impression et de mots traduits de façon légèrement fautive. Elle a gagné quelques notes et de meilleures divisions. Il y a d'une manière générale plus d'exactitude et de clarté. Quoique susceptible de progrès, cette édition est donc satisfaisante; elle rendra des services éminents, étant donné sa diffusion.

L'ouvrage de M. Garriguet sur la *Vierge Marie* (3) a été appelé une « Somme mariale ». Soit! Il a sans contredit l'allure théologique. Du point de vue historique, patristique, liturgique, est-ce qu'il a autant de valeur? Ce qui est écrit du culte de Notre-Dame est excellent, mais pourrait, certes, être plus complet.

Le R. P. Rœlandts publie sur les *Sacrements* (4) un recueil de sermons qui semblent avoir fait la part grande surtout à la morale et à l'édification. Fréquent emploi de l'Écriture et exhortations utiles.

Depuis l'an dernier un nombre respectable de fascicules du

(1) *La vie dans la paix* — vie mystique et liturgie. 2e série. Action Catholique, Bruxelles, 1924 ; par Dom van Houtryve, O. S. B.

(2) *La sainte Bible*. Un vol. in-8, 1432-358 pages, 16 cartes, 25 fr. Desclée, Paris, 1923.

(3) *La Vierge Marie*, par Garriguet. 460 p., 10 fr. Téqui, 1924, 5e édit. Pour ne pas être injuste, nous devons noter que l'auteur a voulu faire avant tout œuvre de vulgarisation théologique. Mais le livre n'eût pu que gagner à s'enrichir davantage de liturgie.

(4) *La Vigne, les Sarments*, par L. Roelandts, C. SS. R. Eschen, Belgique, 1924.

Dictionnaire d'archéologie (1) a vu le jour — six au moins —, et parmi les articles considérables, bien peu qui ne soient signés de Dom Leclercq. De lui, l'imposante compilation sur la *liturgie gallicane* qui amasse une foule de documents utiles. Mais cette liturgie remonte-t-elle par Milan jusqu'à l'Orient ? c'est ce que l'auteur tient pour assuré. On pourra le contester. Les « *fêtes chrétiennes* » ont suggéré à Dom Cabrol un article assez bref où l'on verra, mais rapidement, leur ordre d'adoption par la liturgie, leurs plus anciennes mentions dans les Pères, la teneur des plus anciens calendriers. — On lira avec profit l'étude sur la *génuflexion*, geste usuel dont le sens n'est pas connu de tous et, d'ailleurs, a varié. — Le *Sacramentaire gélasien* eût fait désirer peut-être des pages plus abondantes dans une encyclopédie où l'on ne craint pas les articles copieux. De très intéressantes questions, d'ailleurs, sont soulevées : son système liturgique, les influences que l'on y retrouve, les infiltrations gallicanes (ce point n'eût-il pas demandé une étude très ample?). La rapidité de l'exposé déconcerte parfois. Un exemple : sur ses origines romaines, les savants, sont d'accord... nous suffit-il de le savoir? — *L'étole* n'était pas une bande voyante tout d'abord ourlée sur un vêtement, puis détaché de lui. C'était, Dom Leclercq le pense avec Mgr Batiffol, un « orarium ». On verra, là, que les prêtres la portaient aussi bien que les diacres. — Des notes de Dom Wilmart sur ces commentaires qui furent de mode et devinrent même une véritable tradition : l'*expositio missae*, très instructives.

Dans *Gregorianum* (2) le R. P. de la Taille expose sa pensée au sujet des *honoraires de messe* dans le même sens que dans le *mysterium fidei*. L'offrande des fidèles revit dans l'honoraire, et avec elle le prêtre reçoit un mandat gratuit d'oblation. Car les fidèles ont des offrandes à faire, et de cette manière ils dirigent pour leur profit celle du prêtre. Ainsi sous l'ancienne Loi, ainsi a *fortiori* sous la nouvelle.

On aura pu remarquer dans les *Échos d'Orient* (3) une étude

(1) *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*, fasc. 56-61. Letouzey, 1924.
(2) *Gregorianum*, sept. et déc. 1923 : Les honoraires de messe.
(3) *Échos d'Orient*, avril-juin 1923. M. Jugie : La première fête mariale en Orient et en Occident, l'Avent primitif.

suggestive du P. Jugie. Avant le Concile d'Éphèse une « mémoire de sainte Marie » fêtait en Orient à la fois la maternité divine et la conception virginale de Notre-Dame. Et cette fête était célébrée ailleurs qu'à Constantinople, où elle est mentionnée par plusieurs écrivains grecs anciens. On la retrouve en Asie Mineure, en Palestine, et elle paraît en relation liturgique avec Noël. L'auteur montre même le noyau de l'Avent, et ces pages documentées font espérer de nouvelles lumières.

C'est avec regret que nous mentionnons succinctement le travail donné par M. Callewaert à la *Revue Bénédictine* (1) sur la *Semaine « mediana » et les Quatre-Temps*. Il apporte du nouveau, quoiqu'il paraisse à la fois solliciter l'adhésion et laisser incertain. Conjectural, évidemment, mais adossé à des confrontations si habiles, à des arguments si réfléchis... L'auteur et le Carême sont de vieilles connaissances. Cette semaine « mediana », toute romaine et antérieure au VII[e] siècle, au lieu de commencer le dimanche, s'y termine, comme les Quatre-Temps. La liturgie s'y trouve plus solennelle le mercredi et le samedi, le jeûne plus rigoureux. Il semble d'ailleurs qu'à Rome, à cette époque, c'est-à-dire au temps de saint Léon, il y avait une sorte d'alternance de jeûnes sévères et de jeûnes mitigés : ainsi en était-il à Turin, à Ravenne. En Carême, trois semaines étaient plus austères : la première, la dernière, la « mediana » qui pour être au milieu doit être la quatrième. Cette semaine ne remplaçait-elle pas les Quatre-Temps de printemps, alors que la liturgie ne comptait que trois Temps officiellement ? Ce petit problème, d'autres sur les Quatre-Temps, sont soulevés et traités de façon... incomplète peut-être et qui semble faire naître des objections, mais si sérieuse et stimulante...

Dom J. de Vathaire.

(1) *Revue Bénédictine*. La Semaine « mediana » dans l'ancien Carême romain et les Quatre-Temps, mai 1924.

Chronique de pédagogie

Le travail intellectuel, par Albert Cim. Librairie Alcan (Paris); net 8 fr.

L'ouvrage d'un bout à l'autre pique la curiosité, et les lecteurs, qui soient-ils, y apprendront quelque chose, et, croyons-nous, travailleront ensuite de meilleur cœur et réussiront mieux.

De notre point de vue deux questions surgissent : une de spiritualité, l'autre de pédagogie.

Après deux chapitres très courts (p. 7-49) sur l'ordre et la clarté, qui sont de tout repos, et sous la conclusion d'un éloge également classique des matinées (154-184), le corps du volume collectionne surtout des bizarreries. « Balzac ne se servait pour écrire que de plumes de corbeaux (p. 67). Michelet avouait qu'il travaillait beaucoup sur les épreuves, parce que l'écriture trompe (p. 70). Lamartine n'écrivait qu'au crayon (p. 71). Jules Verne écrivait au crayon d'abord, et repassait à l'encre (p. 72). Eugène Sue, qui avait une écriture très serrée et presque microscopique, écrivait dans un fauteuil très profond, très vaste; aux deux bras du fauteuil, deux crochets soutenaient une planche, munie à gauche en bas d'une petite étagère sur laquelle il appuyait ses feuillets; sur cette planche, à droite, il écrivit tous ses ouvrages. Entre temps il illustrait sa planchette de dessins à la plume, abondants et variés, qui amusaient différemment, et ailleurs que sur la page blanche, sa verve et son imagination (p. 72). Je ne puis plus écrire qu'avec de l'encre violette. Ma pensée s'arrête si elle s'exprime avec de l'encre noire. L'usage de l'encre nouvelle produit chez moi un centre d'arrêt, une inhibition (p. 76). Byron ne pouvait écrire que s'il sentait l'odeur des truffes, dont il remplissait ses poches (p. 77). On cite un professeur de l'École polytechnique qui ne pouvait faire sa leçon qu'au milieu d'un vacarme infernal. Quand ses élèves voulaient s'amuser, ils gardaient un profond silence; dans ces conditions il était incapable de faire même une addition (p. 78). Tel musicien célèbre, auquel on

doit plusieurs opéras de grande valeur, composa la plupart de ses ouvrages les pieds nus, enfouis dans de larges pantoufles bourrées de petits cailloux pointus et de morceaux de verre pilé. Quand l'inspiration est rébarbative, il se lève, appuie fortement, et la douleur qu'il ressent la lui fait trouver aussitôt (p. 79). » Il nous faut couper court. A regret. Encore : « Bacon, Milton, l'érudit écrivain et prélat anglais Warburton, le poète italien Alfieri, et l'économiste et philosophe Stuart Mill, avaient besoin, pour travailler, d'entendre de la musique ; et l'on raconte que Bourdaloue exécutait toujours un air sur le violon avant d'aborder la rédaction d'un de ses sermons, et pour se mettre en train, et que, de même, le savant Darwin, avant de commencer sa tâche, râclait d'un vieux violon (p. 80). » On en trouverait de pareilles, et de plus fortes, jusqu'à la page 154.

« Comme Jean-Jacques, comme Gœthe et tant d'autres, le grand polémiste et maître écrivain (1) Proudhon aimait à composer en marchant : chez moi les jambes font aller la tête ; si bien que, quand j'écris, ce n'est plus que souvenir » (p. 140). Victor Hugo marche en faisant ses vers. Dans la fièvre de la composition il marchait en ronchonnant dans son cabinet de travail où il écrivait debout, jetant par terre les feuillets (p. 140). « Mes poèmes, dit Mistral, je les ai toujours composés en cheminant. Je n'ai jamais fait de vers étant assis. Je crois que le balancement du corps est favorable à faire naître le rythme des idées. » En effet, chez les hommes forts et bien constitués, la marche éveille les idées en stimulant le cœur qui envoie au cerveau une plus grande quantité de sang (p. 141). A l'opposé, les écrivains de constitution débile ou minces et et fluets répugnent à tout exercice. Leur cœur doit être ménagé, et sa distance au cerveau est trop grande pour qu'il puisse y lancer ce sang avec efficacité. Ils ne peuvent penser en marchant, car c'est pour eux une fatigue qui arrête leurs idées. Chez de tels êtres la fièvre du génie ne peut exister que dans le repos corporel, et encore un repos spécial. Ils s'étendent la tête basse, de façon que le cerveau et le cœur soient au même niveau : ainsi l'ondée sanguine arrive sans obstacle au cerveau. C'est ce qui explique pourquoi nombre d'écrivains (Cujas, Descartes, Leibnitz, Thomson, Thomas, Picard, Étienne, etc...) travaillaient plus volontiers étant couchés que

(1) Nous citons Albert Cim.

debout ou assis. C'est aussi pourquoi d'autres, comme Schiller et Chateaubriand, usant de moyens violents, se refroidissaient les pieds, se les glaçaient, pour faire monter le sang à leur cerveau ; et que d'autres, comme Bossuet et Jean-Jacques, s'échauffaient la tête au moyen de linges chauds ou d'exposition au soleil (p. 142).

Cette fois nous ne citerons plus. Mais nous nous demanderons ce que deviendrait la vie commune dans les cloîtres, dans les séminaires, dans les collèges, si chacun suivait sa manie, ou quelle paralysie contracteraient les talents maniaques au régime de la vie commune. Double problème de pédagogie et de spiritualité : qui se poserait plus angoissant, si l'enquête d'Albert Cim s'était étendue à tous les maîtres du travail intellectuel, et si l'œuvre ou la vie de ces grands maniaques ne présentait presque toujours de lamentables faiblesses ; et si Albert Cim lui-même n'avait inséré dans ses curieuses anecdotes cette réflexion de grand bon sens : « Pour faire de bon travail, ce n'est pas s'exciter qu'il faut, car toute excitation épuise, conclurons-nous avec Eugène Mouton ; c'est s'équilibrer qui est nécessaire, parce que le minimum des forces intellectuelles ne peut être obtenu qu'à cette condition » (p. 105). Puisse la discipline spirituelle, puisse la discipline scolaire immuniser les travailleurs de l'esprit contre les manies qui diminuent un homme. A l'occasion, tout de même, les maniaques, dans l'intérêt de la charité, céderont à leurs manies qu'on suppose honnêtes et inoffensives ; et les éducateurs ne se promettront pas les mêmes effets d'un même régime sur des sujets débiles ou pléthoriques.

Triple attentat sacrilège. Trois titres de noblesse chrétienne sous le couteau de la guillotine moderne. Pages dédiées aux mères chrétiennes et aux familles du Cœur de Jésus. 1° L'autorité du Roi des rois amoindrie ; 2° La sainteté du Roi d'amour outragée ; 3° L'honneur du Roi de gloire dédaigné ; — par le R. P. Mateo, SS. CC. (Picpus), 35, rue de Picpus, Paris-XII. 222 pages ; 1 fr. 50 (port en sus).

Ce petit livre vaut beaucoup plus qu'il ne coûte, et contient beaucoup plus qu'il ne promet. Personne ne se repentira de l'avoir acheté. Tout le monde s'applaudira de le voir circuler.

La première partie dénonce une crise d'autorité ; la deuxième, une crise de pudeur, de modestie et de morale ; la troisième, la crise des vocations sacerdotales et religieuses. La pièce maî-

tresse, à la fois la plus développée et la plus soignée, occupe la place du milieu.

D'autres ont dit ce que dit ici l'Apôtre des Familles du Sacré-Cœur, d'aucuns plus solides, ou plus littéraires, ou plus véhéments : nul, de ceux que nous avons lus, aussi charitablement, aussi miséricordieusement. *Cor Jesu bonitate et amore plenum, Cor Jesu, patiens et multae misericordiae* : le Sacré-Cœur a donné à son Apôtre d'allier la pitié à la justice. Pas un seul fléchissement de la doctrine morale, ascétique, mystique, et cependant ni dureté, ni mépris, ni moquerie ; pas de colère, et moins encore d'insensibilité; de la passion dans la paix. Le meilleur de l'ouvrage est l'auteur, qui ne pensait certainement pas qu'on y ferait l'expérience de son âme transformée par le Cœur de Jésus.

Jésus-Christ veut des prêtres, par J. Millot, vicaire général de Versailles, 7e édition ; chez Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris.

M. le vicaire général Millot, bien connu pour ses œuvres écrites, et plus encore ses œuvres vécues, surtout pour l'admirable Œuvre des Vocations du diocèse de Versailles, publie pour la septième fois un livre de grande propagande, appelé à la plus grande diffusion, tant en raison de son bas prix (2 fr.), qu'en raison de sa composition et de son actualité. 271 pages, de lecture facile, où s'intercalent de nombreuses et belles histoires, mettent le recrutement sacerdotal à la portée de tous les chrétiens. Les pages sur le recrutement sacerdotal par les Dames Catéchistes comptent parmi les meilleures. M. l'abbé Thellier de Poncheville, M. le Chanoine Vaudon, nous suivons l'ordre des rapports, Mgr Gibier, s'y font entendre, à l'appui de M. Millot, de M. Rivet, etc... On s'explique que de ces rapports, qui ne datent pas tous d'hier, quelques traits aient vieilli, par exemple (p. 119) : « Voici un petit enfant de *douze* ans qui vient de faire sa *première* communion... Préparé par un prêtre pieux au grand événement qui devait marquer la *première rencontre*... » (M. le chanoine Rivet).

Serai-je prêtre? Par le même. Chez Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris. 320 pages. 2 fr. 50. Entretiens sur la Vocation sacerdotale pour les enfants des catéchismes et des patronages et les élèves des petits séminaires.

La première édition de ce petit livre date de 1908. Il a plus

que doublé de volume, et d'intérêt. Trente-deux chapitres, dont chacun se termine par plusieurs « histoires ». Cet appel, très clair, de doctrine sûre, et tout à fait au point de la prudence pratique, a dû susciter déjà des milliers de vocations. Vrai trésor pour les enfants, pour les prêtres, et pour tous nos diocèses : nous lui souhaitons une large diffusion.

L'œuvre des Vocations, par le même. Chez Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. 1923. 3 fr.

En sous-titre : Une œuvre des vocations. Qu'il nous soit permis d'ajouter : qui a réussi. *Vade et fac similiter... secundum exemplar quod tibi monstratum est.* On ne peut souhaiter un guide plus précis, même dans l'ordre matériel, pour l'établissement, la conduite et le bon succès d'une Œuvre des Vocations.

Enfant, que feras-tu plus tard? par l'abbé R. Cocart. Chez Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. Franco 1 fr. 25.

De bons conseils, de jolies histoires. A noter : « ... Ton confesseur te dira : Oui, mon enfant, cette voix est bien du ciel; c'est Jésus qui te demande de le suivre, d'être son prêtre. » Tu auras alors *l'appel intime* (1) de ton directeur. » (p. 28). A la page précédente, l'auteur avait fait siennes ces paroles du regretté Mgr Dadolle : « Je ne sais d'où vient cette funeste conception de l'appel divin : mais il est certain que beaucoup de chrétiens se le représentent comme une voix impérieuse qui sera fatalement entendue et obéie en temps utile. Qu'importent les contradictions, les résistances, les obstacles? On dit de celui qui les essuie, que, si c'est bien sa vocation, cela ne fera que l'affermir. Puis, quoi qu'il arrive, on se rassure en pensant que « c'était écrit ». Rien n'est plus faux que cette opinion néfaste, très répandue dans le monde et parmi les catholiques. »

Pratiquement le livre de M. Cocart excitera les enfants élevés dans un milieu de piété, et à qui ne manque, pour commencer, que d'y penser ou de le vouloir. Plus on le répandra dans ces milieux, plus il fera de bien.

(1) Souligné dans le texte.

Dans les milieux laïques le livre ne sera pas compris, parce qu'on n'y est pas encore mûr pour l'appel. Et pourtant dans ces milieux laïques, les intelligences et les caractères ne manquent pas. De tels et tels de nos petits laïques, on ferait de si bons prêtres, s'ils avaient plus de foi ! La tactique à leur endroit ne devrait-elle pas varier ? Au lieu de subordonner l'étude du latin au discernement de la vocation, ne pourrait-on pas commencer le latin sur les simples signes de valeur intellectuelle et morale ? Parmi les latinistes il se formerait des enfants pieux, comme parmi les enfants pieux il se forme des latinistes. Dans les milieux laïques, les enfants, qui ne peuvent passer de la vocation au latin passeraient plus facilement du latin à la vocation : commencer le latin ouvre en effet les perspectives les plus flatteuses, et les parents y consentent facilement.

M. l'abbé Cocart ne nous donnerait-il pas un livre en faveur du latin, pour les petits gars de la laïque ? Dans les campagnes, le prêtre seul, actuellement, peut les initier au latin. Grande avance, dont nous devrions profiter. Les meilleures têtes de l'école nous reviendraient par cette voie ascendante. Placés en haut, nous n'attirerons à nous que ceux qui montent, soit par la voie de la piété, soit par la voie des études. Chers confrères, curés et vicaires de campagne, si nous enseignions le latin à de futurs capitaines, médecins ou publicistes, éventuellement à de futurs prêtres ?

F. GELLÉ.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † FELIX, epiec. Forojul.

Le Gérant : É. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne)